

Le Quartier Latin

PORT PAYÉ À MONTRÉAL

Journal bi-hebdomadaire de l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

MONTRÉAL, 27 FÉVRIER 1962

VOLUME XLIV — NUMÉRO 39

LA QUESTION POSÉE

Quelles sont les conditions nécessaires au développement d'une littérature canadienne-française authentique? Quels éléments dynamiques en assurent la vie et l'évolution?

LITTÉRATURE

CANADIENNE-FRANÇAISE

Éditorial

Deux choses nous occupent par-dessus tout: la réalité agéumique et la réalité canadienne-française. Nous voudrions au surplus qu'il n'existât pas de hiatus entre les deux.

Bien sûr, nos visées essentielles portent d'abord sur le monde étudiant. Le but de notre action s'inscrit dans ce contexte. Et nous avons dit à maintes reprises ce que devrait être la classe étudiante, quel rôle elle devrait jouer. Nous avons aussi suggéré quelques moyens qui nous paraissent aptes à concrétiser nos aspirations. Nous en signalerons d'autres. Mais un point demeure qui est le suivant: il serait pernicieux de vouloir nous définir sans tenir compte des problèmes qui agitent la collectivité dont nous sommes. L'activité de la classe étudiante, ses réalisations doivent être un apport pour la nation canadienne-française de même que celle-ci doit par tous les moyens favoriser l'épanouissement de la vie universitaire. Le peuple fort est celui qui sait faire naître des hommes libres. C'est aussi celui qui sait se constituer un bagage de ressources humaines, qui sait faire naître des compétences dans toutes les sphères de l'activité humaine. Ces compétences, elles naissent à l'Université.

Si nous présentons aujourd'hui un numéro sur la littérature canadienne-française, c'est parce qu'animés de cet esprit de présence à la réalité canadienne-française. La littérature est l'image d'un peuple. Elle est son miroir, il peut découvrir là ses réalités premières, ses préoccupations profondes, sa psychologie et souvent son subconscient. La littérature est l'une des plus hautes manifestations de l'âme collective d'un peuple. On ne saurait l'ignorer sans s'amputer d'une dimension essentielle. Et pourtant il est bien des étudiants, et je ne pense pas m'abuser en l'affirmant, qui n'ont jamais lu nos auteurs. Situation anormale. Pour

publier, ce n'est un secret pour personne, il faut avoir un public. Ce public il doit se trouver sur place d'abord. Peut-être grossit-il chez nous à l'heure actuelle, mais il n'a encore rien d'extraordinaire. Ce public, en tout cas, il devrait compter plusieurs universitaires et il n'en est rien. Nous espérons par ce numéro rappeler aux étudiants une réalité qu'ils veulent oublier.

Il devient onéreux de toujours parler en termes d'obligations. Il devient fastidieux de redire sans relâche que nous devrions faire ceci, nous adonner à cela, laisser tomber nos oeilères, savoir regarder. Dire aux étudiants qu'ils doivent lire nos romanciers m'apparaît absurde. Et pourtant il est essentiel de le faire. Dans ce domaine comme dans tant d'autres nous refusons de nous engager, c'est-à-dire de nous arrêter, de réfléchir, de nous introspecter. Nous préférons et nous voulons à tout prix une sainte quiétude. Surtout pas d'embêtements.

Nous avons invité plusieurs littérateurs à répondre à cette question qui nous apparaissait fondamentale: "Quelles sont les conditions de la littérature canadienne-française?" Nous attendions plus de réponses. Il est quand même assez rare qu'un journal étudiant universitaire consacre un numéro entier à notre littérature. Enfin, inutile d'épiloguer plus longtemps là-dessus. Disons simplement que nous avons été déçus. Nous remercions par ailleurs ceux qui ont répondu à notre appel et nous leur savons gré de nous avoir fait parvenir des textes qui montrent jusqu'à quel point ils ont pris au sérieux notre invitation. Cette confiance dans la jeune génération est à leur honneur.

Ces choses dites, il nous reste à espérer que ce numéro suscite un grand intérêt chez les étudiants et provoque chez eux le désir de mieux connaître notre littérature.

Jacques Girard

Depuis quelque temps on a cessé de se demander si la littérature canadienne-française existait; ce problème shakespearien s'est résolu, non par des mots mais par des œuvres. On ne peut plus aujourd'hui se poser la question sans faire preuve de gâtisme. Il s'agit maintenant de s'interroger sur la façon dont notre littérature existe: quelles en sont les structures, les plus intimes caractères? Ses caractères précisément la définissent-ils dans son essence même, ou seulement dans ses aspects secondaires? En somme, y a-t-il une littérature, française, anglaise ou bantoue *par surcroît*, ou la littérature ne se définit-elle pas nécessairement dans son rapport immédiat avec le milieu dont elle est l'expression?

Depuis que les idées pures de Platon sont passées au rang de curiosités métaphysiques — il y a moins longtemps qu'on ne le croit d'ailleurs — on peut difficilement admettre la notion d'une "nature littéraire" (comme on parlait d'une "nature humaine"), nature ailée, subsistante, sortie toute armée du front d'Homère; le "ciel des fixes" dont parlait du Bos s'est vu remplacer par un paradis bien terrestre celui-là, plus humble mais plus vrai, et on a réappris à considérer les chefs-d'œuvre, avec leurs allures d'absolus, dans leur contexte relatif. Autrement dit, on ne peut plus aujourd'hui reprocher à Turoldus de n'avoir pas eu le vocabulaire de Ronsard, et aux écrivains canadiens-français de ne point écrire des œuvres "françaises". Nos chefs-d'œuvre seront canadiens-français ou ils ne seront pas: tant pis pour nos Montherlants. Le mythe du "flambeau de la culture française en Amérique" est périmé. Il ne nous reste qu'à nous donner une culture qu'il me faut bien qualifier d'"authentique", à défaut d'autre terme.

Cette culture, des gens travaillent à la former. Ils sont de plus en plus nombreux, leur effort est de plus en plus reconnu. Ce sont eux qui ont créé et qui conti-

nent à créer des conditions propices à l'épanouissement de notre littérature. Qu'on se reporte à la situation de la culture au Canada-français il y a à peine trente ans, et on se rendra compte de l'immense chemin parcouru. Ce chemin ne s'est pas frayé tout seul; il a fallu que des gens croient obstinément à l'avenir de notre peuple pour qu'ils lui donnent — lui imposent presque — ce minimum de liberté à partir duquel la maturité devient possible.

Il se peut que notre littérature en soit encore une de pionniers, une des "premières démarches"; il faut bien commencer par le commencement. Mais n'oublions pas non plus que l'art est aussi bien dans la grotte de Lascaux que dans la chapelle Sixtine, dans la *Chanson de Roland* que dans les *Amours*, pour qui sait le reconnaître. L'art ne s'évalue pas à partir de barèmes abstraits, universels, mais à partir des conditions qui lui permettent de se manifester.

Tel est l'esprit qui nous animait lorsque nous avons préparé cette publication sur la littérature. Nous désirions recueillir les témoignages de ceux-là mêmes, écrivains, critiques et universitaires, qui assurent la permanence et l'épanouissement de notre culture. Nous les avons invités à nous livrer leurs considérations personnelles sur les conditions nécessaires au développement d'une littérature qui soit authentiquement canadienne-française. Question évidemment très générale et que certains nous ont reprochée, non sans raison. Mais il nous a semblé qu'elle permettait ainsi beaucoup de liberté dans la façon de l'aborder, et favorisait par conséquent la diversité des points de vue. Les textes que nous avons reçus le confirment, et prouvent avec éloquence que les sujets en apparence les plus rabattus sont susceptibles de recevoir des réponses toujours plus adéquates.

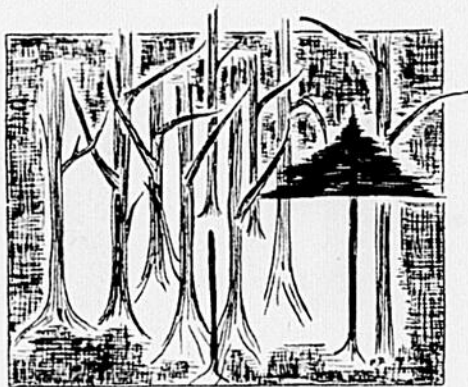
André Brochu

ONT RÉPONDU

- | | |
|---------------------|------------------|
| • GÉRARD BESSETTE | • JEAN MÉNARD |
| • PIERRE DE GRANPRÉ | • JEAN GUY PILON |
| • JACQUES FERRON | • GABRIELLE ROY |
| • ANDRÉ LANGEVIN | • YVES THÉRIAULT |
| • ANDRÉ LAURENDEAU | • PAUL WYCZYNSKI |
| • ALBERT LE GRAND | |

LA LITTÉRATURE

DANS L'HORIZON DE SES VALEURS VÉRITABLES



Il est tout à fait naturel que le Canadien français d'aujourd'hui s'interroge sur la portée réelle de son patrimoine littéraire et sur les conditions qui l'ont en quelque sorte déterminé. Il est facile de remarquer que la vie littéraire a inscrit son rythme parmi les événements d'ordre politique, social et économique. Flux et reflux, elle cherchera à jamais sa propre voie au contact de la société et de l'histoire. Son accomplissement, cependant, ne se fait que dans l'esprit et le cœur de l'écrivain, au cours d'une durée subjective de jouissance créatrice où les périodes fébriles alternent avec d'incommensurables silences. De fait, le monde aux multiples couleurs qui surgit dans les romans, qui vibre dans les poèmes, qui se meut dans les pièces de théâtre, peu importe la part venant de la réalité historique et sociale, doit sa propre résonance, humaine et esthétique, surtout à la personnalité des auteurs.

"Notre littérature, disait Girard en 1941, n'est pas nos Champs-Élysées; elle est le domaine intangible, incorruptible, agissant, de notre valeur véritable et de l'aventure française en ce monde." Ce jugement projette le message de la littérature française dans les sphères du rayonnant humanisme. Sans jouer aux euphémismes et litotes, mais gardant la distance qui sépare Crémazie d'un Lemartine et Nelligan d'un Rimbaud, nous pourrions paraphraser l'opinion de Girard en pensant à la littérature canadienne-française. Celle-ci, dirions-nous, n'est pas nos Plaines d'Abraham; elle est le domaine intangible, incorruptible, agissant, de notre valeur véritable et de l'aventure canadienne-française sur le continent américain. Ce n'est pas là une formule de reconnaissance ni une définition qui se voudrait exhaustive. Nous voyons plutôt un moyen de suggérer ce que François Mauriac avait dit il y a quelques années, d'une manière brève, tranchante : la littérature est incarnation.

Cette ampleur de l'horizon permet de mieux voir dans les œuvres littéraires toutes les expériences qui s'ébattent confusé-

ment au rythme de mystérieuses métamorphoses que la langue subit sous le souffle créateur. Ainsi, aux yeux de René Bady, la littérature apparaît comme une sorte de miracle. Des mots, de simples mots se mettent à vibrer à chanter sous la plume d'un écrivain, s'ordonnant en tableau, en roman, en poème. Déjà les idées se font étincelantes, déjà les substantifs, épithètes et verbes véhiculent les sentiments et engendrent les images nouvelles, inattendues. Une vie prodigieuse naît alors du pouvoir ambivalent du langage : pathétiques confidences, spectacles grandioses, actions entraînant, marches haletantes au sein de la réalité tantôt radieuse, tantôt noire. La phrase d'un Loti, mouvement presque félin, épouse les ondulations de la mer et nous porte vers les régions exotiques; l'épithète de Rimbaud produit les effets fantasques, véritables illuminations qui marquent la direction d'une vision capricieuse; la syntaxe de Mallarmé, acrobatie de mots et de périodes, invite, dès le premier mètre, au rendez-vous avec la Pensée cachée dans quelque mystérieux labyrinthe; le verset de Claudel, conséquence d'une respiration qui se veut féconde, coule de symbole en symbole, vers l'aveuglant infini des abîmes. Miracle de métamorphoses verbales, certes, mais aussi celui des témoignages nourris abondamment des consciences et des cœurs. Lanson disait que la littérature est comme le vin : elle fait vivre, elle enivre, elle atteint sa saveur véritable après la période de décantation.

* * *

Toute comparaison de la littérature canadienne-française avec celles des autres pays lui est d'avance défavorable. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne se vantent de cultures millénaires. Le Canada français n'en pourrait dire autant. Encore ne faut-il pas oublier que les trois quarts de son existence historique constituent une lutte pour la survie. Se souvenant du célèbre vers de Ronsard, à leur façon les premiers colons chantèrent : "Mignonne, allons voir si les Iroquois n'ont pas dé-

moli notre cabane". Une fois arrivés au bord du Saint-Laurent, ils ont vite oublié la splendeur de Versailles et la prospérité du siècle de Louis XIV : une vie dure allait commencer dans la forêt, vie partagée entre la nostalgie du pays natal et les projets d'avenir.

Lutte contre la forêt vierge, lutte contre le froid, lutte contre les Indiens et les Anglais, la vie aux premiers jours de la Nouvelle-France posait à l'homme des exigences qui l'ont vite marqué et à jamais. Français par ses racines, le colon deviendra cependant un "Français nouveau" dans un nouveau contexte géographique et social. Sa mentalité évoluera en conséquence. Sa langue, douloureusement coupée comme une branche du tronc, vouée au hasard, nourrie de souvenirs, verra naître certaines innovations, phonétiques et syntaxiques, qui contribueront rarement à son perfectionnement. Ce qui découle des premiers engagements c'est que le Canadien français nourrira sa vie intérieure de deux réalités obsédantes : espace et solitude.

L'espace n'est pas pour lui cet infini pascalien, estompé dans l'abstraction; il est cette réalité tangible qui possède les dimensions de son regard et de son pressentiment : espace vital de son aventure. Lisons Paul Le Jeune, Philippe Aubert de Gaspé (fils), Gérin-Lajoie, Charles Gill, et même de nos jours, Léo-Paul Desrosiers, Félix-Antoine Savard, Yves Thériault pour constater l'emprise d'un sujet qui se transporte d'œuvre en œuvre comme une mouvante perspective. Albert Ferland aimait, au début du vingtième siècle, cet extrait de l'abbé Félix Klein :

Le Canada est la terre des lacs immenses, des forêts vierges, des neiges sans fin. Son fleuve est le roi des fleuves. Ses plaines sont sans bornes. Il touche au pôle inerte et à l'Amérique grouillante; à l'ouest, son océan va jusqu'à l'Asie. (...) Pour l'esprit comme pour les yeux, le Canada est le pays aux larges horizons !

Ferland a mis ces mots en exergue, à la première page de son *Canada chanté*.

Seul dans l'espace, le premier Canadien, malgré les luttes incessantes, fut accablé par le démon de la solitude. Grandi aux dimensions de l'état d'âme collectif, ce sentiment exige soit des moyens d'évasion pour imaginer un monde meilleur, soit un plongeon introspectif pour trouver, dans la réalité immédiate, les signes tangibles de sa présence. Il se peut que l'état d'âme jouisse du pouvoir ineffable du recueillement, mais bien plus souvent la solitude converge vers l'inquié-

tude, l'angoisse, le délire... C'est là que se font les prises douloureuses de conscience, c'est là que le passé et le futur se heurtent dans des moments du présent-éclair pour amener en conséquence résignation ou révolte.

* * *

A considérer la réalité dans ses effets, l'espace canadien s'impose tôt à la vie littéraire comme certaine norme de régionalisme. *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé (fils), *Jean Rivard* de Gérin Lajoie, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *La Scouine* de Laberge, *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, *Trente arpents* de Ringue, *Ménard, maître draveur* de F.-A. Savard, *Le Survenant* et *Marie-Didace* de Germaine Guévremont, voilà quelques-uns des romans régionalistes dans leur succession chronologique. On donnerait ce même dénominateur pour un bon nombre de recueils de poésies. Certes, il existe une différence de ton et de fini entre les *Essais poétiques* de Pamphile Lemay et *A l'ombre de l'Orford* d'Alfred Desrochers, entre la nature de Nérée Beauchemin et celle de Robert Choquette, entre l'amour de la patrie de Fréchette et le chant épique de Roger Brien. Ces auteurs ont cependant en commun cette sève nourricière du sol, cet encadrement qui malgré les changements de lumière et de teintes, demeure pratiquement le même. Ce qui est constant dans le régionalisme littéraire du Canada français c'est l'élargissement de l'horizon au fur et à mesure que nous nous éloi-

gnons du mouvement littéraire québécois en 1860. Cet horizon fut étroit pour les héros d'un Gérin-Lajoie ou d'un P.-J.-O. Chauveau; il est déjà immense dans les *Engagés du Grand Portage* et dans *La Montagne secrète*.

De nos jours on semble voir dans le régionalisme littéraire une mode révolue de création, un outrage au progrès. La Ville que Lemelin a mise en évidence a fait partiellement oublier la campagne. Le héros ira habiter les faubourgs où vivent les Mulots, les Pollender, les Langlet, les Siros, les Chênevert, descendants des Moisan certes, mais aussi ceux des *Demi-civilisés*. Ce changement de perspective s'imposait et rien ne pourrait empêcher à la littérature de suivre le courant de la vie. Emile Verhaeren l'a prédit d'ailleurs au début de la première guerre mondiale en décrivant poétiquement les transformations de la société belge dans ses *Campagnes hallucinatoires* et *Villes tentaculaires*. André Billy, fatigué des idées de Maurras et de Barrès constate dans le *Figaro littéraire*, en juin et en juillet 1946, que le régionalisme a perdu sa force d'attraction et qu'il "s'exclut lui-même de la vaste enquête sur les diverses solutions en présence". Yves Thériault, au Canada, confirme cette opinion par le changement de sa thématique. Et Suzanne Paradis, dans son deuxième roman *Il ne faut pas sauver les hommes* — semble signaler à l'aide d'une expressive allégorie les méfaits de la ville en opposition à la vie paisible des campagnes et forêts : la maxime de Plaute, "l'homme est un loup

LE QUARTIER LATIN

journal bi-hebdomadaire de
l'Association Générale des Étudiants de l'Université
de Montréal

Membre de la Corporation des Eschollers Griffonneurs

Directeur : Jacques Girard

Assistant-directeur : Bruno Verdon

Rédacteur en chef : André Poirier

Comité éditorial : Raymond Amyot, Claude Beauchamp, Pierre Beausoleil, Gabriel Fortin, Michel Gouault, Stéphane Venne.

Nouvelles : Michelle Rivet, Jean-Marie Rodrigue, Célyne Garneau, Raoul Héroux, Marie Thibault, Hélène D'Amour. Travail : Roger David. Education : Pierre Beausoleil, Lina Goerlach, Luc Martin, Michelle Rivet. Économique : Michel Paquin. Sciences : Raymond Lafontaine, Lorne Bouchard, Pierre Rivest, Michel Doray. Internationale : Pierre Hogue, Neuville Lacroix. Ageumique : Jacques Thoret. Arts : Stéphane Venne, André Brochu, Guy Robert, Jean-Pierre Lefebvre, (cinéma) Francine Tougas, (théâtre) Michel Beaulieu, (peinture) Simone Sabourin. Caricaturistes : Cler, Stobin. Photographie : Daniel Forthomme.

Publicité : Georges Lefebvre — RE. 7-6561
Abonnement pour l'année universitaire : \$3.00

C.P. 6128 — Local 707 — RE. 8-9616
2222, ave Maplewood, Montréal 26

Imprimé par PIERRE DES MARAIS — 225 est, rue Roy — Montréal

Le Ministère des Postes à Ottawa,
a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi
comme objet de deuxième classe de la présente publication.

pour l'homme". redevient soudainement actuelle.

Pour cerner davantage la question il conviendrait de citer Fernand Robert qui dans *L'Humanisme, essai de définition*, après avoir scruté les romans de George Sand, d'Eugène Le Roy, de Pourrat, de Châteaubriant, de Maurice Genevoix, conclut :

Le roman régionaliste exige la présence réelle du pays, c'est-à-dire sa participation à l'action à titre de protagoniste. L'amour du sol natal, le sentiment nostalgique des lieux familiers, sont donc par eux-mêmes insuffisants. Il faut que le romancier fasse de sa région, réellement, un être qui, confronté avec les personnages humains, détermine leurs actes, oriente leurs destinées.

Bref, il s'agit ici d'une promotion du sol à l'action affective, originale. Dans un régionalisme authentique l'homme universel a aussi sa part. Les efforts de Ringue, de Gabrielle Roy, de F.-A. Savard ne vont-ils pas dans ce sens ? Le régionalisme littéraire du Canada français aurait pu admirablement réussir s'il avait renoncé à ce sentimentalisme un peu mièvre, à ce paysage romantique au milieu duquel l'homme apparaît en être idéalisé, fictif. Qu'on s'inspire de la terre, qu'on la transplante dans les romans et poèmes, mais qu'on la creuse au plus profond de ses entrailles !

N'allons cependant pas croire qu'outre le régionalisme il n'y a rien dans la littérature canadienne-française. Vers la fin du XIXe siècle Nelligan a apporté un témoignage qui vaut par sa sincérité et sa transmutation artistique certaines expériences des symbolistes français. Arthur de Bussièrès a laissé de bons poèmes de caractère parnassien. Paul Morin a fait sauter le cadre de la thématique traditionnelle. Saint-Denis Garneau a secoué la conscience dans ses *Regards et jeux dans l'espace*. La poésie de Roger Brien et celle de Rina Lasnier contiennent des accents religieux qui ne manquent ni de force ni de sincérité. Alain Grandbois, cet "homme sans rivages", poète de *L'Etoile pourpre*, navigue habilement dans la nuit pour le simple plaisir d'exister, sans vouloir conquérir des horizons trompeurs. Et, au milieu des "anciens" qui continuent et des "jeunes" qui commencent, Anne Hébert descend vers *Le tombeau des rois* : enfermée dans sa propre solitude, elle connaît à merveille les secrets des rythmes et des symboles.

* * *

Concilier la solitude et l'espace, ce rôle revient au roman contemporain. Il fait davantage : partant de l'homme inquiet, de la conscience en désarroi, un Langevin ou un Elie projettent l'action dans un monde sans lendemain, dépourvu de valeurs et terriblement vide. Le Canadien se voit soudainement couper — ce qui n'est pas toujours à son avantage — certains liens de tradition, religieux ou autres. Ce sont des expériences qui cadrent avec l'esprit du monde moderne. Et il faut lire ces romans, au dire de Guillon (*Le Travail intellectuel*), "pour connaître le sens de notre vie et des vies de ceux qui nous entourent et que l'hébertude du quotidien nous masque. Il faut lire des romans

pour pénétrer dans des milieux sociaux différents du nôtre et pour y retrouver, sous la différence des mœurs, la ressemblance de la nature humaine; pour étudier comme au laboratoire les problèmes fondamentaux, qui sont celui du péché, de l'amour et du destin, cela d'une manière concrète et sans les transpositions de la morale; pour enrichir enfin sa vie de la substance et de la magie d'autres existences". Veillons tout de même à ne pas glisser facilement la pente et à ne pas prendre l'illusion et la faillite pour les mesures des valeurs de l'homme du vingtième siècle.

L'enjeu de la partie est plus grand dans la vie littéraire de tout à l'heure. On dirait qu'un bon nombre d'écrivains, au lieu d'encre, ont rempli leurs stylos de dynamite. Les explosions se font entendre dans les romans aussi bien que dans les poèmes. On part à l'assaut sans trop se soucier des objectifs; les moyens de combat sont encore les mots



qui font dans l'espace, autant de bruit que les mitraillettes. La liberté, la liberté intégrale, voilà le slogan préféré. Et ici on oublie souvent que cette liberté tellement convoitée n'exclut aucunement la discipline, qu'elle n'est féconde et bienfaitrice que si elle s'accorde avec les lois de l'humanisme sainement conçu et dignement pratiqué. Tout effort vers la destruction est dans son germe même un élan marqué, car étant le présent nous sommes aussi le passé. Nous n'avons rien contre l'esprit en mouvement; nous sommes contre l'immobilité et la sclérose; mais nous ne croyons pas qu'une révolution — intellectuelle, culturelle, littéraire ou autre — retranchant son champ d'action dans le présent sous le signe d'une mode qui n'est point une loi, puisse rehausser la portée des activités humaines. Il y a un demi-siècle, Frédéric Nietzsche criait à plein poumons : *Got ist tot! Übermensch is geboren!* Et, en fin de compte, Dieu est resté intact et son "surhomme" a tragiquement succombé dans le cercle vicieux du "Das Ewige Wieder-kunft des gleichen". Le mouvement actuel se transformera en dégénérescence si l'homme laisse périr délibérément les parties les plus vivantes de son âme. L'homme réduit à ses préoccupations temporelles ressemble à un acteur qui porte un masque : il ne voit que par les trous que lui-même a faits dans la matière qui le voile; il n'est vu que par les traits factices qu'il a inventés et ajustés temporairement en fonction du rôle joué.

D'autre part, il y a des éléments positifs dans le mouvement des idées dont se nourrit

la jeune littérature canadienne-française. Fatigué d'être considéré comme l'homme historique, le Canadien voudrait tenter son identification sur le plan psychologique. Il prend en grippe les fanfaronnades propulsées par un idéalisme ronflant, il confronte son rêve avec la réalité immédiate, il scrute le caractère des croyances au risque de se laisser emporter par un fétichisme décevant ! Partout on secoue la poussière d'or et malheur aux constructions qui n'ont su garder que les poutres désunies, le bois pourri... On travaille à perdre haleine, la hache à la main : c'est à la démolition qu'on pense d'abord, la construction se fera ensuite. On voudrait donner un nouvel élan à l'action et attiser la conscience individuelle et collective.

A parcourir les ouvrages qui sentent encore l'encre de l'imprimerie, on se rend vite compte que les auteurs canadiens-français contemporains sont obsédés par une sorte de doute qui fait

trembler leur plume. C'est un doute "prémédité" qui veut balayer tout ce qu'il trouve sur son chemin. Bien plus ! au nom d'un personnalisme qui converge vers un nouveau système de penser, de croire, l'artiste s'isole comme une île dans la mer, quitte à donner à Dieu son passé, à l'homme son présent.

Sous le signe du doute, la jeune littérature canadienne-française, en bonne partie du moins, rejoint l'ornière de l'existentialisme sartrien. Il suffit de lire à titre d'exemple *Le Temps des jeux* de Diane Giguère pour constater combien "la nausée" est chère à l'auteur. A lire aussi Marie-Claire Blais et Claude Jasmin, Filiatrault et Bessette, Claire Martin et André Langevin : on y trouvera l'homme taillé selon le patron "existentialiste". On a accusé Crémazie et Fréchette d'avoir copié servilement les romantiques français. Qui sait si la génération suivante n'accusera pas les romanciers canadiens-français d'aujourd'hui d'avoir créé une littérature selon un système philosophique étranger au détriment de la vie authentiquement canadienne-française ? Le monde de Sartre et celui de Sagan, aussi bien que ceux de Camus, de Mauriac, de Julien Green n'ont pas la même résonance sur le sol canadien qu'en France. Pour être original, sincère et grand on doit être d'abord soi-même.

* * *

Située dans la perspective historique, la littérature canadienne-française offre, à notre avis, un ensemble de quatre tableaux. Le premier, on pourrait l'intituler

Témoignages sur le Canada. Il comprend les écrits divers, en partie documentaires dont les auteurs sont presque toujours des Français venus au Canada comme colons ou représentants du gouvernement français. Entre la publication de la *Relation* du deuxième voyage de Cartier (1535) et le premier volume de l'*Histoire* de Garneau (1845) s'étalent trois siècles d'histoire où la vie littéraire est marquée de bien des taches noires. Quelques mémoires et contes, quelques chansons nationales et poèmes de circonstance survivront. La meilleure part de cet héritage se trouve sans doute dans les *Relations* des Jésuites. Les efforts d'un Joseph Quesnel, d'un Joseph Mermet, d'un Michel Bibaud préudent, au début du XIXe siècle, à la naissance de la littérature nationale.

Celle-ci naîtra effectivement après 1860, au sein de l'*Ecole patriotique de Québec*, premier mouvement littéraire collectif et qui remplit le centre du deuxième tableau : nous lui donnons pour titre *Sous le signe du romantisme* (1845-1895). A vrai dire cette période enjambe sur l'époque précédente car Aubin et Lenoir ont annoncé aux Canadiens, bien avant Crémazie et Casgrain, l'existence de grands romantiques tels Hugo, Byron, Goethe. Du mouvement littéraire québécois (1860-1867) sortiront plusieurs romantiques qui poursuivront leur activité littéraire à l'aube même du vingtième siècle : Louis Fréchette, Pamphile LeMay, Alfred Garneau. Philippe-Aubert de Gaspé et Laure Conan posent les assises du roman canadien : *Les Anciens Canadiens* et *Angéline de Montbrun*, si l'on respecte la logique des époques, sont déjà des œuvres authentiquement canadiennes.

Renouveau littéraire, voilà le titre qui conviendrait à la troisième période : 1895-1935. Plusieurs courants littéraires traversent ici la vie des lettres. C'est d'abord l'*Ecole littéraire de Montréal*, deuxième mouvement collectif, dont l'existence cadre à merveille avec les dates ci-dessus indiquées : Louvigny de Montigny, Jean Charbonneau, E.-Z. Massicotte, Emile Nelli-Melançon, Albert Ferland, Charles Gill, Hector Demers, Alphonse Beauregard, W. A. Baker, Al-

bert Laberge, L.-Z. Doucet, Lionel Léveillé, Albert Dreux, Grignon, Barbeau, Loranger, Berthelot Brunet et bien d'autres y ont laissé leurs traces. C'est ensuite une forte tendance parnassienne, le célèbre "l'art pour l'art" qui rapproche les œuvres d'Arthur de Bussièrès, de Morin, de Chopin, de Lahaise. C'est enfin, la recrudescence du régionalisme qui s'exprime dans la poésie aussi bien que dans le roman : Nérée Beauchemin, Lionel Léveillé, Blanche Lamontagne, Alfred DesRochers, Louis Hémon, Albert Laberge, Robert de Roquebrune, Harry Bernard, Claude-Henri Grignon... La critique littéraire naît après une période d'efforts infructueux d'un Joseph-Charles Taché, d'un Casgrain, d'un Fréchette, d'un Basile Routhier : Louis Dantin, Camille Roy, Maurice Hébert, Olivier Asselin, Marcel Dugas, Albert Pelletier entreprennent les enquêtes d'envergure et affichent dans leurs écrits des jugements déjà plus nuancés. Cette époque se résume dans les poésies de Nelligan, de Gill, de Lozeau, de Morin et de Gaston de Montigny; dans les romans de Hémon, de Laberge et de Grignon; elle nous a laissé aussi une prose poétique de réelle valeur littéraire, celle de Silvio, poète à tort oublié.

L'époque contemporaine va de 1935 à nos jours. C'est d'abord le couronnement du courant régionaliste avec les œuvres de Ringue, de Mgr Savard, de Gabrielle Roy, de Germaine Guévremont. C'est ensuite l'épanouissement de la poésie, vraiment spectaculaire, si on en juge par les sommets : Saint-Denis Garneau, Alain Grandbois, Anne Hébert. Roger Brien et Rina Lasnier unissent dans leurs œuvres la Bible avec la vie de nos jours. Les romanciers de valeur — Robert Charbonneau, Roger Lemelin, Robert Elie, André Langevin, Yves Thériault introduisent "un frisson nouveau" dans le roman. Le théâtre canadien naît laborieusement des efforts d'un Toupin, d'un Gélina, d'un Marcel Dubé. La littérature la plus jeune s'efforce d'introduire une vie nouvelle dans le courant littéraire. Elle se veut "anticonformiste", intégralement "libre". Cependant, les

(suite à la quatrième page)



UNE SEULE CONDITION :

L'INDÉPENDANCE

Si nous pouvions recréer très exactement l'atmosphère des années 1945-1950 et les conditions dans lesquelles l'écrivain canadien-français parvenait à écrire; si nous pouvions comparer cette atmosphère à celle qui existait en 1955 et à celle qui existe maintenant en 1962, nous verrions mieux quelle distance nous avons parcourue, quelle évolution accélérée nous avons suivie. L'écrivain, homme parmi d'autres dans cette société, a profité des conditions de vie qui étaient faites à tous, les a subies ou parfois même les a provoquées.

De plus en plus, aux différents paliers de notre société, le rôle de l'écrivain tend à se mieux définir. "La Rencontre des Écrivains canadiens", qui a lieu chaque automne, nous en fournit la meilleure preuve. Nous savons maintenant que les écrivains peuvent agir collectivement, peuvent faire entendre publiquement leurs voix dans des débats qui les intéressent ou les concernent. Ceci me paraît être assez nouveau.

Est-ce à dire que l'écrivain profite de conditions idéales pour écrire tout ce qu'il veut écrire et de la meilleure façon? Cela reviendrait à se demander si l'homme d'ici, quelque soit son métier, jouit de conditions idéales de vie. Car, à mon point de vue, le sort de l'écrivain est étroitement lié au sort de la collectivité. Si la société dans laquelle vit l'écrivain est en plein épanouissement, si les questions importantes se discutent sur la place publique, si un dynamisme profond et une volonté de rajeunissement des structures anime gouvernements et institutions,

l'écrivain en bénéficiera directement. Si, par contre, la société dort, l'écrivain a de fortes chances de dormir lui aussi.

Non, je ne pense pas que l'écrivain canadien-français jouisse en ce moment de conditions idéales. Elles sont cependant très bonnes. Idéales, quand le seront-elles? Mais quoi de plus dynamique pour l'écrivain que de se sentir au centre de ce bouillonnement d'idées grâce auquel un état libre et autonome naîtra un jour ici. On a souvent reproché à l'écrivain canadien de ne pas avoir de racines; il est en train de les découvrir en ce moment, ses racines profondes, son appartenance à une terre, à un lieu géographique, à un milieu. Et le jour où cette minorité culturelle qui a été tolérée en ce pays deviendra une nation à l'intérieur de ses frontières, quand cette minorité sera indépendante, notre littérature connaîtra un formidable bond en avant. Car l'écrivain, comme tout homme de cette société, se sentira libre. Et un homme libre peut faire de grandes choses.

S'il est vrai que de simples petits événements peuvent provoquer une œuvre, il est tout aussi vrai de dire que l'évolution politique du Québec et le défi qui se pose à la conscience des Canadiens-français, défi que nous relèverons si nous avons quelque honneur à porter le nom d'homme, cette évolution et ce défi m'apparaissent comme les ferments les plus extraordinaires, les occasions qui provoqueront des œuvres de valeur universelle et conduiront notre littérature à son premier âge d'or.

Jean-Guy Pilon

LA LITTÉRATURE...

(suite de la page trois)

jeunes romanciers et poètes devraient faire un sérieux effort pour ne pas confondre la création avec la production, pour ne pas se laisser emporter par "l'existentialisme américanisé", les ondes de la télévision, ou la vague facile du vers libre. Dans cette nouvelle époque qui commence, Suzanne Paradis, Alma de Chantal, Pierre Trottier, Michèle Lalonde, Jean-Guy Pilon, Gérard Bessette, André Langevin et quelques autres feront certainement leur chemin.

* * *

Pour qu'on puisse connaître une littérature, son histoire, ses cheminements actuels, il faut qu'une critique consciente de sa tâche exerce sa fonction de juge, de guide et d'ami. Ici ne demandons pas trop à la critique canadienne de nous renseigner sur la vie des lettres canadiennes-françaises. D'aucuns prétendent qu'elle commence avec Cartier, d'autres avec les mémoires de Champlain, d'autres optent pour l'Histoire de Garneau, d'autres enfin hésitent entre Philippe-Aubert de Gaspé et Laure Conan. Il ne manque pas de voix qui prennent pour point de départ Maria Chapdelaine ou Saint-Denis Garneau, Trente arpents ou Anne Hébert. Bien plus! Il y a

des critiques — Jules Fournier par exemple! — qui soutiennent que la littérature canadienne-française n'existe pas.

Aussi longtemps qu'on aura pour principe les simplifications abusives, les conclusions hâtives, la littérature canadienne-française jouera à l'enfant pauvre, au pays et à l'étranger. Il reste que les Canadiens connaissent mal leur littérature (voir l'enquête de Guy Robert dans le *Devoir* du 20 janvier 1962). Et le mal a ses racines surtout dans l'enseignement. A l'école secondaire, l'élève étudie quelques "morceaux choisis" qui lui laissent habituellement le goût d'un régionalisme mal digéré et d'un nationalisme peu convaincant. A l'université, quelques auteurs canadiens apparaîtront en marge de la littérature française. C'est l'heure où le professeur accuse l'étudiant de manque de préparation, de curiosité; en revanche, l'étudiant chuchote avec un certain sourire que les connaissances de son "maître" ne vont point au-delà des manuels de Camille Roy et de Samuel Baillargeon. L'enseignement de cette matière se révèle donc peu fécond; il risque même de devenir une corvée, pour l'étudiant aussi bien que pour le professeur.

On a trop négligé au Canada les études et les recherches d'histoire littéraire au profit d'une critique facile, impressionniste et primesautière pour qu'on puisse changer en peu de temps, cette situation. Antoine Adam, brillant professeur à la Sorbonne, vient encore une fois de démontrer, par ses œuvres et ses idées, que l'histoire littéraire est une science vivante :

Les solides traditions de l'Université française ont résisté à de trop faciles engouements. Nos maîtres savent la vanité des constructions ingénieuses et gratuites. Ils dédaignent les succès rapidement obtenus par les essayistes auprès d'un public insuffisamment informé. Ils ont ce respect du fait vrai, cherché avec patience et découvert après de longues lectures, qui manque de façon si fâcheuse à une certaine critique. (...) L'histoire littéraire ne doit pas être histoire pure et l'histoire ne saurait ignorer que l'objet véritable de son étude est d'atteindre, de dégager, de faire éclater la beauté des chefs-d'œuvre du passé. Elle se déshonorerait à vouloir s'enfermer dans la notion du fait brut, du détail matériel, dans la biographie et la recherche des sources. Il doit viser au-delà. L'histoire littéraire n'est légitime qu'à condition de dépasser l'histoire...

Antoine Adam vise juste! L'histoire littéraire introduit le chercheur dans la grande tradition de l'humanisme. Elle protège les œuvres des méfaits de l'esthétisme; les étudie dans leur "devenir", en dégage leur richesse humaine et leur originalité esthétique. Car, soulignons-le avec insistance, le véritable historien de la littérature est en même temps un critique de haute classe. Sa connaissance des faits communique avec sa culture générale et son esprit intuitif connaît les secrets d'alléger une analyse trop minutieuse, une synthèse trop sommaire.

Le Canada français compte une dizaine d'histoires littéraires: celles d'Edmond Lareau, de Camille Roy, de Lorne Pierce, de Berthelot Brunet, de Marcel Dugas, de Jules Léger, d'Antoine-Joseph Jobin, d'Auguste Viatte, de Samuel Baillargeon, de Gérard Tougas. La place nous manque pour en définir la valeur de chacune. En général, on pourrait dire que certaines manquent complètement de méthode, d'autres pèchent par des biais chronologiques et littéraires criants. Cependant, on ne pourrait leur en vouloir trop si l'on sait que la littérature canadienne ne compte qu'une seule édition critique — celle des *Poésies complètes* de Nelligan — et quelques travaux de critique littéraire de qualité qui datent des tout derniers temps. Rien donc de plus facile que d'improviser sur les faits mal connus, de concevoir un relief chronologique et littéraire selon les auteurs qui conviennent aux préférences du temps. Une bonne histoire de la littérature est surtout un tableau d'ensemble, remarquable par son relief chronologique, ses proportions littéraires et historiques, un tout original, bien documenté où les éléments primaires et secondaires trouvent leur place respective.

Mais, à côté de l'histoire littéraire qui est, selon certains, "une forme de critique circulaire" on exalte l'importance, la primauté même de la critique qui ne s'occupe que de "l'intérieur" d'une œuvre. A quoi bon savoir que Rimbaud et Nelligan avaient de

magnifiques chevelures, que Ronsard et Crémazie étaient chauves, que Fréchette portait la barbe à la Victor Hugo, que Saint-Denis Garneau lisait Maritain et Mauriac. "Ce que nous voudrions apprendre à connaître, c'est le métier de l'écrivain, c'est le solfège d'une musique verbale, la perspective cavalière d'une construction strophique, en un mot les intentions cachées dans l'écriture", pourrions-nous dire avec Henri Morier.

Nous sommes loin de creuser un fossé entre l'histoire littéraire et la critique qui se veut "esthétique". Toutes les deux se complètent d'ailleurs merveilleusement à condition qu'elles soient conçues et exercées selon les principes qui leur conviennent.

Anatole France a fort bien souligné le rôle de la critique dans le monde des lettres :

"La critique est, comme la philosophie et l'histoire, une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux. (...) La critique littéraire est la dernière en date de toutes les formes littéraires; elle finira peut-être par les absorber toutes. Elle convient admirablement à une société très civilisée dont les traditions sont riches et les traditions déjà longues. Elle est particulièrement appropriée à une humanité curieuse, savante et polie. Pour prospérer, elle suppose plus de culture que n'en demandent toutes les autres formes littéraires. Elle eut pour créateur Montaigne, Saint-Evremond, Boyle et Montesquieu..."

Importante quant à l'objet, car elle est coextensive à la création littéraire, la critique peut être aussi dangereuse si on pense qu'elle opère entre l'esprit qui juge subjectivement et l'œuvre d'un être qui s'y communique. Encore Anatole France fournit ici des remarques d'excellent aloi :

"L'indulgence, la tolérance, le respect de soi et des autres sont des saints qu'on y chôme toujours. (...) Nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle. Ce que nous avons de mieux à faire, ce me semble, c'est de reconnaître de bonne grâce cette affreuse condition et d'avouer que nous parlons de nous-mêmes chaque fois que nous n'avons pas la force de nous taire".

Il suffit de lire attentivement les pages littéraires des journaux canadiens-français pour s'apercevoir combien les remarques d'Anatole France sont vraies. On dirait que la critique suit parfois le fil de ses petites prédilections, qu'elle escamote les œuvres en fonction des idées préconçues. Alors, très souvent, une plume luit comme une hache et le jugement ressemble à une sentence de mort. Beaucoup de critiques, "subissant malaisément l'empire de ces courants nés de campagnes publicitaires, dit Jean Hugué, de consécration par les prix, de relations abusives, avouent leur écœurement. Certains même ne croient plus guère à leur fonction — je n'ose dire : à leur mission — et lisent en blasés. (...) Le cœur n'y est plus. Un titre chasse l'autre." Non pas qu'on comprenne que la critique soit timide et orthodoxe! En revanche qu'elle soit libre et progressive! Mais qu'elle soit honnête. Les efforts méritoires de Roger Duhamel dans *La Patrie* et ceux de Jean Ménéard dans la page littéraire du *Droit* font croire à un avenir meilleur. "Être de son temps, sans blâmer

avec excès ni exalter avec outrance, est un art difficile", dit fort bien Pierre Angers.

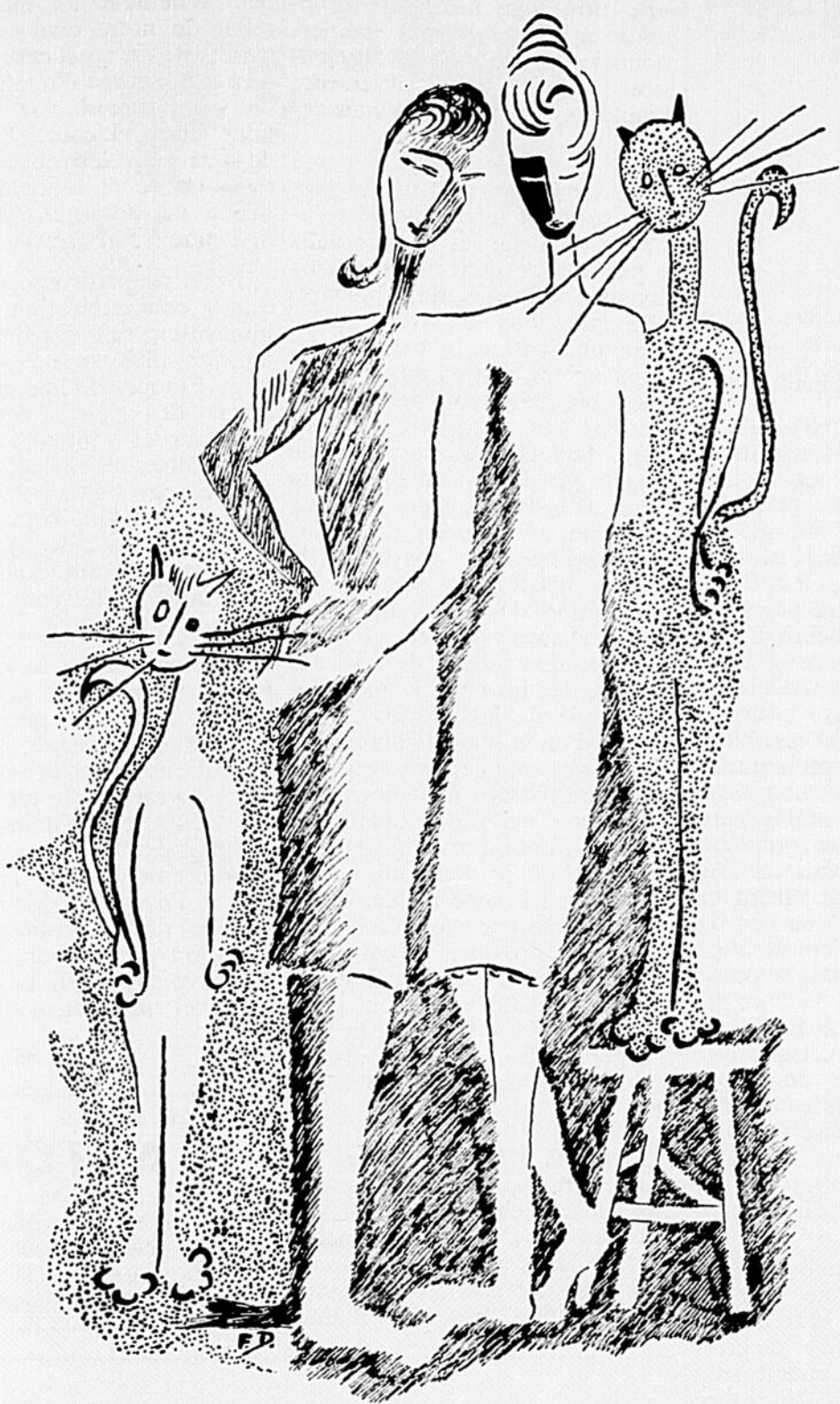
Il faut cependant ajouter que la critique littéraire va actuellement vers une époque nouvelle au Canada français. Les efforts d'un Luc Lacourcière, d'un Père Benoit, d'un Michel Dassonville, d'un Gérard Tougas, d'un David Hayne, d'un Jean Ménéard sont déjà plus que des exemples. Il faut que les programmes se réorganisent! que les instituts d'études canadiennes introduisent une vie nouvelle dans nos facultés de lettres! Une expérience qui se poursuit depuis quelques années au Centre de recherche de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa donnent déjà des résultats plus que satisfaisants. Au niveau du baccalauréat, on offre aux étudiants deux cours d'initiation: l'un sur l'ensemble de la littérature canadienne-française, l'autre sur la littérature contemporaine. Au niveau de la maîtrise et du doctorat, plusieurs cours spécialisés se donnent chaque année et le cours de *Méthodologie de la recherche littéraire* rend aux étudiants d'énormes services. A la fin de chaque année scolaire, plusieurs thèses constituent une véritable contribution à la connaissance des lettres canadiennes.

Mais le champ est immense et les ouvriers toujours trop peu nombreux. Qu'on renonce à des engouements faciles, à des querelles qui font rire. Que les professeurs et les étudiants, que les auteurs et les critiques s'engagent pour prendre en main leur destinée. Qu'ils adhèrent humainement à l'objet de leurs travaux, qu'ils rayonnent par une vie adulte, par une liberté qui projette l'existence vers les sphères du mystère. Alors leur engagement sera une significative résonance du temps, leur effort — un élan qui libère les énergies de l'esprit et de l'âme, leur conquête — le fruit mûr d'un humanisme renouvelé, projeté dans l'âge atomique.

La condition essentielle à l'épanouissement de la littérature canadienne-française est sa pleine adhésion à l'humanisme. Ce mot séculaire, malgré les ravages d'un matérialisme déchaîné, a su garder ses vérités tonifiantes. Il englobe, comme toujours, plusieurs sens superposés: art de vivre, dignité humaine, perfectibilité de la culture, idéal de la civilisation... Un humanisme vécu contribue à la vie de l'esprit et du corps, à la formation intégrale de l'homme, homme puissant dans son équilibre dynamique, chargé de connaissances profondes. Malraux dit dans les *Voix du Silence* que "toute culture est plutarquienne en ce qu'elle transmet une image exemplaire de l'homme". Il est clair: l'homme fertilise la civilisation, la civilisation fertilise l'homme et de cette double fécondation qui s'opère à travers les siècles naît, en ligne droite avec les valeurs fondamentales, la littérature de chaque pays, ce "domaine intangible, incorruptible, agissant, de notre valeur véritable".

Paul Wyczynski,

directeur du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa.



S'engager...

On parle beaucoup d'engagement chez les jeunes écrivains. Peut-être trop.

Il ne s'agit pas, si j'ai bien compris, du citoyen dont c'est le métier ou la passion d'écrire, et qui a, comme tout citoyen, la liberté et parfois le devoir de prendre parti ; mais de l'écrivain en tant que tel, dans son œuvre même.

Or si tel est son goût, qu'il s'engage, sans faire tant d'histoires. Qu'il donne un bon roman engagé. On jugera, non l'engagement, mais le livre. Les discussions, les théories, le devoir de l'engagement : ce n'est pas exactement futile, mais c'est peut-être une évasion.

Qui sert l'art, d'abord et sans conteste ? Des écrivains qui écrivent. Donc, qui s'engagent dans leur œuvre et vont jusqu'au bout d'eux-mêmes. Une œuvre engage bien plus que cent discussions sur l'engagement : ceci me paraît une évidence. Mais l'œuvre est difficile ; il arrive qu'on traverse des déserts, qu'on doute de soi, qu'un échec assomme, et, plus gravement, il arrive qu'on se heurte à soi-même. Alors on voudrait fuir dans tous les sens. Une façon d'anoblir la fuite, c'est peut-être de la baptiser engagement ; une façon d'ENDORMIR LA DOULEUR, à cinq, à dix, c'est peut-être de s'engager collectivement dans l'action, la revendication — les explications de l'impuissance.

Retrouver la source : autant conseiller à l'insomnique de dormir. Pourtant on le lui dit, et il arrive que le souhait réussisse.

André Laurendeau

LIGNES DE FORCES DANS NOS LETTRES

Ecrire ! Avoir sa table, son cabinet de travail, s'y tenir quelques heures chaque jour de préférence à tant d'autres sollicitations ! Lutter contre ses propres ombres et tous les pièges du langage !... Et que ce singulier dessein généralement peu partagé et plutôt difficile à réaliser à l'intérieur des familles, ou même dans le couple, vienne moins souvent à certains "minables" pleins de présomption qu'au plus grand nombre possible de gens dignes de cette passion-là : à des hommes et à des femmes ayant une sensibilité vive, une expérience étendue, de la pénétration, une vraie envergure de la pensée ou d'une naturelle vivacité, — et les jeux seront faits, bien faits ! Le commentaire s'époumonnera moins alors à solliciter l'œuvre, — comme c'est encore l'objet du présent numéro du "Quartier Latin", — qu'à l'éclairer.

Si l'on cherche le principe dynamique majeur du progrès de nos lettres, je pense que le voilà. Malheureusement, il y a peu à en dire, sinon pour essayer de

rendre de plus en plus convaincante l'exhortation. Le reste n'est qu'attente ou, mieux, émulation. Ce sont là vérités premières, urgentes, immédiates. Si l'on omet souvent, malgré tout, d'en parler, c'est que, bien curieusement, ces plus concrets impératifs du progrès de nos lettres sont aussi les moins spécifiques. Leur valeur d'incitation est universelle, et ils ne font pas beaucoup d'usage dès qu'il s'agit de passer à une orientation précise des efforts.

Le milieu d'accueil

Ils amènent cependant à bien poser les problèmes. Si l'on ne se met pas chez nous facilement au travail, si l'on y persévère rarement, jusqu'à ce jour, au-delà de quelques livres, c'est sans aucun doute, pour une large part, que les volontés fléchissent par l'insuffisance des motivations. Même aux plus révoltés, aux plus retranchés, c'est, en tout pays, le milieu d'accueil, ou l'imagination d'un milieu d'accueil, qui fournit ces motivations. Devant la vie intellectuelle créatrice, notre population, à qui ses combats essen-

tiels pour apprivoiser un monde ont imposé l'idéal d'une virilité qui ne s'impose encore qu'au niveau physique, se montre méfiante, pitoyablement ironique parfois, paralysée et comme fascinée par une vieille crainte vitale de l'"inutile". Jusqu'au plan de l'esprit, l'improductif — ce qui semble tel à une courte vue, — est inconsciemment déprécié. Il s'ensuit que notre milieu n'est pas encore très intensément demandeur. La sollicitation, qui ferait tout germer, demeure faible.

L'écrivain est alors ce curieux homme occupé à livrer un produit qu'on ne lui demande qu'avec mille réticences. Il doit cependant le faire, il le fait quelquefois, chose étonnante, par amour de ce public récalcitrant, pour l'amener à changer progressivement ses habitudes. Mais c'est là une dure vocation d'homme. Nécessairement rare.

Cela est en train de changer ? Sans doute. Lentement. De dix ans en dix ans, la transformation, la diversification, la plus grande originalité, la plus profonde "prégnance" de notre nouvelle

littérature, sont frappantes. En se cherchant soi-même avec plus de droiture qu'auparavant, chacun des écrivains de la nouvelle génération aide un peuple entier à se découvrir, à se définir, à se réaliser spirituellement. C'est que le peuple entier, précisément, y est pour quelque chose. Le moindre livre de chez nous, la plus infime plaquette, je le dis avec une franchise entière, éveillent en moi une curiosité passionnée. Voilà un romancier, voilà un dramaturge, voilà un poète qui parlent de réalités, ou d'élan, ou d'aspirations qui me concernent. N'est-ce pas une merveille ? Je sais bien que tous les poètes de valeur, que tous les grands romanciers et auteurs dramatiques du monde ne sont tels que parce qu'ils apparaissent fraternels, de la même façon, à une multitude d'hommes. Mais cette fraternité même est ici acquise d'emblée à ceux qui disent avec un peu d'art notre âme, nos inquiétudes, nos espoirs, qui écrivent parfois au milieu d'une indifférence de plomb, qui construisent leur œuvre pierre à pierre, et nous ap-

prennent enfin quelque chose sur nous-mêmes et sur l'homme.

Pour nous dire qui nous sommes, pour nous faire prendre conscience de nous-mêmes, il nous faudrait, bien entendu, des inspirés, des prophètes, des Mages. A défaut de génies, ou en attendant qu'ils paraissent, — poètes et romanciers de moyenne carrure sont les hommes dont nous avons besoin. C'est trop peu dire qu'ils nous découvrent à nous-mêmes, qu'ils révèlent notre âme commune. On pourrait presque affirmer qu'ils nous la "donnent cette âme. L'ayant reçue de la collectivité, ils la lui rendent. Nous serions encore dans la nuit la plus noire, il n'existerait aucune représentation du "vécu" canadien-français, ni pour nous-mêmes ni pour le monde, si Louis Hémon, Savard, Ringuet, Lemelin, Gabrielle Roy, Elie, Langevin et quelques autres, si Gélinas ou Dubé, si Jean Lemoyne, si Saint-Denis-Garneau, Anne Hébert, Pilon ou Giguère n'avaient déchiré le silence.

(suite à la sixième page)

LIGNES DE FORCES DANS NOS LETTRES

(suite de la page cinq)

Il y aurait beaucoup plus de noms à citer que ceux-là. Ils sont encore trop peu. En grande partie pour les raisons que j'ai dites plus haut nous ne savons pas encore très bien, il faut le reconnaître, à quoi nous vouer, ce que nous sommes, ce que nous voulons. Un écrivain ne peut prendre la plume, une enquête ne peut être faite sur l'état de la littérature, sans que se pose, irritante, obsédante, la question des influences.

Une originalité bien conquise ?

C'est entendu, notre littérature actuelle s'est trouvée des accents qui lui semblent propres. Les observations concordent: les mots d'isolement, de jansénisme, d'impuissance, d'obsession de la mort, seraient des mots-clefs pour une étude en profondeur de l'esprit qui anime nos lettres. Dès qu'elles se sont mises à toucher au concret humain, à se pénétrer d'un réel diversifié comme ce devait être tôt ou tard leur destination, dans une collectivité dont le monolithisme le cédait progressivement aux différenciations sociales, les tonalités qui ont prévalu allèrent très vite, à la stupéfaction générale, "de gris en plus noir", pour emprunter à Saint-Denys-Garneau ce comode et singulier comparatif. Critiques et lecteurs ont appris, s'ils ne le savaient d'instinct, qu'un livre canadien, dès qu'il plonge au-delà des surfaces et de la rhétorique apprise, nous parlera de solitude, de frustration, d'incommunicabilité, de déréliction, d'impossibilité d'être, de désespoir... Bien entendu, ce n'est pas là toute notre littérature, il est déjà assez significatif que c'en soit aujourd'hui le filon le plus exploité, le plus profond.

Il se trouve que ce climat de désolation correspond à celui que nous apporte en notre temps toute une part de la littérature française. Mais prenons bien garde — je le dis pour illustrer quelques difficultés et malentendus de notre participation à part entière à cette vie française universelle, participation que je prône ardemment, parce qu'elle est de façon évidente notre plus haut destin, — prenons garde que cette tonalité désespérée n'a, chez nous et en Europe, ni les mêmes causes, ni les mêmes effets. On sait quels grands faits de civilisation ont amené la poésie et le roman européens à fréquenter ce singulier "espace littéraire", où, à la suite de Kafka et de Mallarmé par exemple, l'on s'acharne à découvrir un "absolu négatif". Ecrire, selon un Maurice Blanchot, ce serait se livrer à la fascination de l'absence, de la mort et du néant, et en s'y livrant, lui échapper. On peut penser à la poésie d'un Bonnefoy, aux expériences du "nouveau roman", qui comme celles du surréalisme, feront tôt ou tard des imitateurs dans notre milieu

ce dont je me réjouis que médiocrement. Car quelque chose d'autre nous attend, une tâche plus spontanée que la mise en question par jeu, par exercice de virtuosité, par lassitude et besoin de découvertes de détail, qui occupent en ce moment une vieille culture à laquelle nous avons à peine goûté, et qui est loin d'avoir épuisé ses fruits pour personne, pour nous en tout cas moins que pour quiconque. Faire peau neuve, dépouiller le vieil homme, cela ne se fera au Canada français qu'en creusant profond dans notre propre sol, au rythme de besoins qui nous sont particuliers. Il y a plus qu'une nuance entre la menace de stérilité vraie, pour une jeune littérature sans passé personnel directement "utilisable", et les expériences de laboratoire conduites dans l'infinitésimal et pour des résultats aléatoires, par une vieille littérature encombrée de richesses, momentanément un peu fatiguée de ce que ses traditions ont de trop cérémonieux et achevé, et qui se livre à une théorie extrême par une sorte de feinte ou de ruse vitale destinée à la renouveler.

Il nous faut aussi des renouvellements. Ils ne seront pas nécessairement parallèles. Ce qu'il nous a fallu faire pour secouer l'ordre auquel nous appartenions, afin de n'avoir pas à en rougir devant nous-mêmes, risque un peu de tourner à l'impasse, au rabâchage, à la stagnation, si notre littérature ne prend sa source plus profond qu'elle ne le fait en ce moment, si elle n'atteint au niveau de plus riches nappes souterraines. Longtemps panégyrique, défensive, tout extérieure et tournée vers l'utile, réduite à l'état d'instrument, notre littérature n'a pas encore suffisamment fait peau neuve en exprimant les longues plaintes, les revendications, les attitudes sempiternellement défensives et les naïves affirmations de soi qui nous semblent encore nécessaires. Les héros de nos romanciers manquent-ils de vitalité, de chaleur humaine? Eh bien! partons de là. Tels nous sommes... Mais sortons du cercle. Passons outre, si nous pouvons. La seule douleur souffreteuse se supporte à la longue difficilement, si elle ne fait le lit d'un art supérieur. Il est temps que des pluies torrentielles, des orages libérateurs, de grands coups de vent ou de soleil viennent, à l'occasion, transpercer ou mettre à profit la petite bruine lancinante, raréfiée en brouillards, dans laquelle nous nous complaisons. Le temps venu d'aller à la rencontre du reste de l'univers, n'aurons-nous aucun message plus capital à exprimer que des symboles de la vie dominuée et de la difficulté d'être dont nous nous plaignons? Cela aussi, comme l'a souligné le philosophe Jacques Lavigne, risque de devenir vite tout aussi extérieur, abstrait, polémique, aussi volontaire et cérébral, aussi peu "pos-

sédé", que notre ancienne littérature en service national.

Le choix des alliances

Cette difficulté d'être exprimée dans nos œuvres qui est plus un fruit de l'immaturité et de l'inculture qu'une originalité réelle, détermine toujours le fait que nos relations intellectuelles avec la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, ou quelque autre puissance que ce soit, sont encore à peu près exclusivement celles d'une nation débitrice. En dépit de quelques prétentions boursoufflées, illusoire, excessives, alternant d'ailleurs symptomatiquement avec des attitudes humiliées, pusillanimes et non moins marquées par l'excès, le problème pour nous, sur le plan de l'esprit, en est encore largement un d'"assimilation". Ce que j'en dis est de l'ordre de la constatation sereine, non de l'affectivité ou de la théorie esthétique. Mais ce qui importe dès lors pour l'écrivain, c'est de se situer, de cerner l'être réel de la civilisation dont il se sent solidaire. Il est difficile d'écrire, et même de se raconter très intimement, sans se sentir des attaches, un public, une vie que l'on entend enrichir ou modifier autour de soi.

La tentation est grande aujourd'hui de prendre une certaine distance à l'égard de la traditionnelle influence française. Je crois que cela est parfaitement sain et naturel chez nous. Et je ne pense pas qu'il faille s'exagérer l'importance ou la gravité de cette position esthétique. Il est de fait, par exemple, que plusieurs de nos préoccupations culturelles profondes rejoignent celles des Américains. L'anti-intellectualisme d'un Mark Twain ou de l'*Autobiographie* de Davy Crockett aussi bien que le "pèlerinage passionné" fait aux sources européennes par Henry James, pourraient symboliser deux pôles extrêmes d'une série d'attitudes qui sont aussi les nôtres. La situation coloniale primitive, le puritanisme des débuts, le pragmatisme et l'affairisme qui poussent à gagner la vie sans beaucoup réfléchir à ce qu'elle est, le démocratisme intellectuel, l'entité symbolique de la "frontière" et l'appel aux recommencements aventureux, au prix parfois d'apparences frustes, béotiennes, barbares, nous avons tout cela en commun avec nos voisins du Sud. Plusieurs attitudes de l'américanisme en face de l'Europe ont été ou seront les nôtres, comme elles sont celles de l'Amérique latine. Est-ce à dire que ces problèmes, que ces attitudes, nous définissent entièrement? L'erreur appauvrissante serait de le prétendre. Nous sommes des Français "en situation" américaine; mais notre "être" français n'est pas tout entier dans cette situation. Comme les Américains eux-mêmes ne sont pas tout entiers dans leur américanisme. Plusieurs d'entre eux, depuis un siècle, se découvrent dans un dé-

passement des misères d'abord consenties, par ascèse, d'un certain américanisme jacksonien, celui que l'on avait d'abord et à juste titre jugé nécessaire d'opposer à l'"envahissant papiermonnaie des mots", au "dilettantisme creux" d'une littérature d'imitation dont la vie s'était retirée.

Ce serait mal regarder le présent, chez nous, que de se refuser à voir à quoi il se relie dans le passé et ce qu'il amorce dans l'avenir. La civilisation française telle que nous la vivons, prise entre une nature et une liberté, étape sur un chemin allant d'origines obscures aux réalisations qui ont fait leurs preuves ailleurs, fait chez nous assez de progrès pour que l'on puisse espérer son épanouissement dans sa forme urbaine, en dépit des gains évidents et constants de l'américanisation des mœurs. La francisation de notre élite a de fortes chances d'aller de pair avec le mouvement de son accession, de plus en plus marquée, au monde de la culture. Il me semble d'un inutile pessimisme de considérer comme une catastrophe la coexistence dans notre milieu d'une culture populaire et d'une civilisation urbaine évoluée différente de la première. Il en est ainsi en France même, en ce qui concerne par exemple la langue de la province et celle qui s'écrit à Paris. Les institutions sont là — radio, télévision, journaux — qui transforment la langue populaire et agissent vraisemblablement sur elle de plus en plus.

Quant à l'"évasion" vers les sources françaises, je crois que le mot est mal choisi et qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer. Evasion hors de la "communauté" populaire pour promouvoir chez nous la "civilisation" française urbaine,

ces mots ne servent qu'à décrire le processus ordinaire de l'acquisition de la culture au sens courant. La vie intellectuelle n'est pas seulement un effet ou un reflet de notre civilisation française; elle est aussi causante. Elle sera à la source d'une promotion de vie française. Je tiens cela pour une évidence. Le chemin de notre développement intellectuel épouse et réoriente celui-là même de notre affirmation canadienne et française.

Nous ne perdrons jamais à ce que la communication, une communication sans servilité, se fasse toujours plus large avec l'Europe et la France. Même si des centaines des nôtres devaient s'y disperser et y oublier leurs raisons d'être, les meilleurs rapporteront cette "évasion", mais sur place en quelque sorte, certaines de nos raisons d'être elles-mêmes, en tout cas celles qui déterminent notre "différence" en Amérique.

L'enthousiasme à vivre notre propre vie dans un milieu urbanisé et cultivé est encore ce qui nous manque beaucoup. Mais l'avenir est dans cette direction. S'il est vrai que le tuf nourricier de la culture populaire, celle des campagnes, se conserve assez heureusement dans l'immobilisme, à l'étage supérieur l'immobilisme nous tuerait, face à la tentation permanente de civilisations voisines qui ne sont que renouvellement et mobilité.

Pierre de Grandpré

Tél. RE. 8-1283

ASTOR

Bière - Vins
Cuisine canadienne
Salle de réceptions
Air climatisé

5666 CÔTE-DES-NEIGES

L'A.G.E.U.M. PRÉSENTE

LE CHOEUR BLEU ET OR

dans le "Requiem allemand" de Brahms

Choeur et orchestre sous la direction de Fernand Gratton

Solistes : Sylvia Saurette, soprano

Marcel Allard, baryton

MERCREDI, LE 7 MARS, À 8 H. 30

EN L'ÉGLISE NOTRE-DAME

LES BILLETS : \$1.50 — A.G.E.U.M. : \$1.00

En vente au Centre Social — RE. 7-6561



Une étape dans le domaine de l'édition canadienne-française

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

1130 est, Lagauchetière

Montréal

**VOUS AUREZ PROFIT À LIRE
LE DEVOIR**

ABONNEZ-VOUS SANS TARDER

Tarif des abonnements:

6 mois — \$10.00

12 mois — \$20.00

LE DEVOIR, C.P. 6033, Montréal 3, Qué.

Vous trouverez ci-inclus \$.....en paiement
d'un abonnement de.....mois au DEVOIR

à compter du.....

Nom

Adresse

Quelques réflexions sur la littérature canadienne d'expression française

Marcel Dubé, dans son émouvant discours de réception à la Société Royale du Canada, nous a livré sur le ton de la confiance ce qui à propos de lui-même pourrait fort bien s'appliquer à chacun de nous, écrivains de langue française au Canada : à savoir qu'il avait eu à faire face, au début de sa carrière, à ces deux difficultés majeures que suscite le fait d'être Canadien français : celle de notre identité; celle aussi de la langue. Il est vrai, en plus de toutes les difficultés naturelles que rencontre un écrivain, nous avons eu, nous, à nous accommoder d'un instrument inadéquat, d'une langue appauvrie, sorte de silex de la pensée, alors que nous aurions aimé pour battre notre flamme quelque outil à point. Mais je ne suis pas de ceux qui pensent que "nos problèmes", pour employer cette expression que toujours nous avons à la bouche ces temps-ci, que nos problèmes sont toujours nos ennemis. Bien au contraire, je me demande parfois si ce ne sont pas ces problèmes qui ont obtenu de nous quelque chose de bon enfin. Tourmentés, tracassés, tirés de ce côté-ci et de ce côté-là, nous finirons par transposer cette petite misère en quelque chant humain de grande valeur. De toute façon, le "problème" de notre identité me paraît, lui, maintenant résolu. Je pense qu'il ne viendrait plus à l'idée de personne de nier qu'il y a maintenant une littérature canadienne-française, avec ses caractéristiques à elle, sans doute quelque peu ambiguë, mais elle reflète une société ambiguë, ni française, ni nord-américaine, ni canadienne, mais un peu de tout cela, et c'est là au reste, ce côté ambigu, qui fait notre côté intéressant. Etre ce qu'on est, l'accepter, l'exprimer, c'est le commencement de la maturité.

Reste la langue. Cette difficulté aussi me semble au moins à moitié vaincue. De moins en moins nos bons écrivains utilisent-ils une langue régionale, sous prétexte qu'il faut faire parler nos gens dans notre littérature comme ils parlent dans la vie. Ce n'est jamais tout à fait vrai au reste en aucune littérature. Quelle transposition extrême de la langue populaire dans Shakespeare, par exemple ! Et même chez Molière, chez Marivaux : allons-nous croire que toutes les soubrettes de ce temps-là s'exprimaient avec tant de grâce et d'élégance ! Non, l'auteur l'a voulu ainsi, et pour de bonnes raisons.

Chez nous plus qu'ailleurs encore la transposition de la langue est nécessaire, car de qui va nous venir cette amélioration du français parlé que nous souhaitons, sinon de nos écrivains ? A eux donc, avec mesure, progressivement, sans affectation trop visible — car il ne s'agit pas tout de même de faire parler nos gens comme des personnages de Montherlant — à eux ce jeu difficile, subtil, de transposer la langue

populaire, tout en lui gardant sa vitalité, en langue correcte, ce qui amènera les gens eux-mêmes à se corriger peu à peu... jusqu'à ce que enfin nos écrivains n'aient plus qu'à la cueillir telle qu'elle pour faire vrai. Cette tâche est infiniment ardue, j'en conviens, car à vouloir aller trop vite, l'écrivain risque de perdre son public. Mais qui est-il au fond ce public ?

Pour un assez bon nombre d'entre nous, il est tout autant de langue anglaise que de langue française; il réside en France, aux Etats-Unis, en Angleterre, dans nos provinces canadiennes de l'Ouest. Et ainsi, nous voilà confrontés avec des difficultés plus grandes encore qu'en connaissent des écrivains appartenant à une nation bien définie, à une importante majorité ethnique. Pour nous, il va nous falloir plus que pour d'autres nous adresser aux hommes. C'est-à-dire aller à la plus grande vérité humaine, si nous voulons être entendus. Et c'est là, je pense, le meilleur qui pouvait nous arriver.

Ainsi sommes-nous placés devant l'essentiel même de la vocation d'écrivain, un essentiel qui a eu des noms divers au cours des siècles, même si aujourd'hui nous prétendons le découvrir, en découvrant ce que signifient : liberté, engagement, technique.

En somme que signifient ces mots sinon : sincérité ?

Il ne faudrait pas penser que nous sommes les premiers à avoir ce souci d'engagement. Toujours, depuis qu'il y a au monde des écrivains, ont-ils été tous plus ou moins tourmentés par cet appel à leur conscience de témoins. Mais c'est un appel poignant qui prend deux aspects apparemment opposés — mais bien en apparence seulement. Pour les uns, c'est la souffrance immédiate, celle d'aujourd'hui, qu'ils ont sous les yeux, dont il leur faut rendre compte. Pour d'autres, il leur faut prendre une certaine distance; c'est ni plus ni moins que toute la condition humaine qui les engage. Occupés de l'homme en général, Montaigne et Pascal peuvent paraître retirés des malheurs propres à leur temps, mais ils nous ont donné des réflexions sur la douleur humaine vraies pour tous les temps. A l'opposé, on pourrait citer des centaines de noms parmi ces écrivains qui ont pris violemment parti contre une injustice immédiate. Près de nous, nous pourrions nommer l'auteur du *Dernier des Justes*, et Alan Paton de l'Afrique du Sud, avec son déchirant appel : *Pleure, ô pays bien-aimé*; également, de Virgil Gheorghiu, ce passionné témoin de notre société, *La Vingt-Cinquième Heure* et *La Cravache*. Mais chez lui, comme chez Camus, et un peu comme chez Kafka au reste, le plaidoyer contre l'injustice de l'instant rejoint (et se confond avec) l'éter-

nelle injustice de la condition humaine.

L'engagement est donc choix, mais ce choix peut bien consister justement à ne pas s'engager en de passagères idéologies qui séparent plus qu'elles n'unissent les hommes.

Au risque de paraître paradoxale, je dirais que l'engagement de l'écrivain est avant tout affaire de liberté d'esprit.

Voilà le grand mot lâché ! Et c'est bien en effet de liberté dont l'écrivain a le plus besoin. Il est de mode, en notre milieu, de prétendre que nous en sommes privés; ou encore de considérer la liberté comme une permission venue de l'extérieur, plutôt qu'une disposition de l'âme à recevoir et à entretenir la clarté. Pourtant, Esope, esclave, a été le plus libre esprit de son temps. A ce que je sache, personne ne lui a fait dire ce qu'il n'avait pas l'intention de dire. Etre écrivain, c'est avant tout être libre. Mais que l'on se garde de confondre liberté avec langage choquant, outré, débordement, et manque de retenue. Ceux qui, sous prétexte de se faire libre, écrivent de petits livres délibérément effrontés, me paraissent les moins libres des écrivains. A quoi sont-ils soumis et enchaînés, sinon à leur peur de ne pas avoir l'air libre ?

L'indépendance authentique a un autre aspect, un autre ton, et ne décline pas ses responsabilités. L'indépendance véritable de l'écrivain, c'est sa garantie d'intégrité.

Car, voilà le beau de l'affaire : en cette entreprise d'écrire, si on se ment à soi-même, on ment aux autres; si on est fidèle à soi, on l'est à autrui.

Gabrielle Roy



CIGARETTES

EXPORT

BOUT UNI
ou FILTRE

TOUT RECOMMENCE EN '40



passer. Ce fut ainsi, dans cette bassesse, que se produisit quelque chose de haut, une lueur dans le ciel par la conjonction de son astre et du nôtre.

Toute relation avait cessé avec la France. Pourtant nous ne nous étions jamais sentis aussi près d'elle. Son abaissement nous avait enlevé tout sentiment d'infériorité. Son malheur conjurait les nôtres. Nous ne pouvions rien pour elle comme elle n'avait rien pu pour nous. Son isolement balançait celui dont nous nous avions souffert. Nous perdions notre complexe d'abandon. Tel fut le tournant que la guerre marqua. Nous ne fûmes plus après ce que nous étions avant. Notre libération devenait possible. Nous avions changé de temps, naguère du passé, dorénavant de l'avenir. Et nous avons passé à notre tour dans le champ de l'espoir. Aujourd'hui nous voyons parmi nous des inspirés comme de Gaulle avec des petites escortes disparates.

De tout cela notre littérature s'est ressentie. D'abord, durant la guerre, Saint-Denis Garneau et Mgr Camille Roy moururent, emportant chacun dans sa tombe une des deux aliénations concurrentes qui paralysaient nos écrivains, Mgr Camille l'aliénation française, Saint-Denis l'aliénation canadienne. Ensuite, vingt ans n'ont pas suffi à préciser notre destin. En même temps que nos relations avec la France devenaient naturelles, l'anglais sortait des infra structures économiques et se répandait dans nos écoles. A la fois pire et meilleure qu'avant la guerre, la conjoncture évolue vers une crise. C'est par cette crise que se décidera notre avenir. Il m'est impossible de répondre à la question: "Quelles sont les conditions au développement d'une littérature qui soit authentiquement canadienne-française?" La littérature suivra la politique.

Saint-Denis Garneau, prisonnier de sa caste, privilégié de la servitude, étranger dans sa ville, circulant dans son pays sans le voir, considérant son peuple comme une populace bonne à fournir des serviteurs et des putains, ayant d'ailleurs la frousse des mauvaises maladies, était de la même race que le triste héros de "Au-delà des Visages", un roman bien de la haute ville de Québec, inconcevable ailleurs, sauf peut-être chez les Harki, en Algérie. Il a une vie misérable. Tourné vers la France comme un chien vers la lune, sa culture, de même que celle de Nelligan, est purement livresque. De grandes ombres se profilent sur son œuvre. Une sorte de régression mentale le ramenait à l'enfance: il est là, il n'est plus là, coucou! Je marche à côté d'une joie, m'en sépare le mur de "Feuilles de Saints"... etc. Saint-Denis Garneau a réussi, dans le genre petiot - aux - pieds - du - Mont - Claudel, quelques gentils poèmes. Quant à son journal, c'est une ineptie. Il y parle de son âme et de Dieu, c'est l'au-delà des visages de celui qui n'a pas de face, la crise intérieure de celui

qui n'a pas d'extérieur. On a voulu faire de lui la victime d'une religion désincarnée: c'est une manie en ce pays de tout expliquer par la religion. L'isolement de Saint-Denis Garneau, son impuissance lui venaient tout simplement de sa caste, du divorce de celle-ci et du peuple, divorce pour cause d'infidélité, sinon de trahison. Si, au lieu de la littérature, il avait choisi la politique, il aurait été quelque chose entre Pierre Sévigny et Maurice Lamontagne. Tout le bruit qu'on a fait autour de lui montre que beaucoup d'intellectuels partageaient son désarroi. Il a eu la délicatesse d'en mourir comme avant lui Nelligan d'en devenir fou. C'est là son plus grand mérite.

Mais alors que pour Saint-Denis Garneau il n'y avait pas de littérature canadienne française, pour Mgr Camille Roy elle existait si bien qu'il l'avait mise en manuel. J'ai connu Mgr Camille à Laval. Il y était recteur. Il avait le teint de paille de ceux qui se meurent d'un cancer. Il le savait, nous savions qu'il le savait. Il venait nous parler de Dieu, de nos études avec une douceur, une élégance, une autorité incomparables. Au terme d'une longue carrière consacrée à l'enseignement, sans doute assez terne et monotone, il mettait une sorte de coquetterie à se parer des séductions de la mort. Il était infiniment séduisant. Nous ne nous lassions pas de le regarder et de l'entendre. C'était d'autant plus beau qu'il avait toujours aimé les jeunes hommes. Auprès de cette parade son manuel n'est rien. Son vice, au manuel, est de séparer notre littérature de la France, ce qui équivaut à l'autre aliénation, et, dans ce cas comme dans l'autre, de la mettre dans des conditions artificielles.

La guerre fut le début d'un renouveau. De bons écrivains s'imposèrent, G. Roy, Guèvremont, Y. Thériault, Lemelin, qui gardent encore après vingt ans bonne cote. Deux ou trois revues, trois ou quatre éditeurs surgirent. Loin de nuire, la perte de la France stimulait tout ce qu'il y avait de français, ici. On imprimait sur papier bible, en un seul volume, l'œuvre poétique de Victor Hugo; de la part de Bernard Valiquette cette audace était surprenante puisqu'à Paris, en 1961, on applaudit au même exploit. Ce fut alors que Borduas, jusquelà assez quelconque, aiguillonné par le retour de Pellon et la présence fortuite de Breton, du Père Couturier, se mit à penser grandement et à préparer la carrière que l'on sait. Telle de ses toiles payée cent dollars en 1946 en vaut dix mille aujourd'hui. L'éclipse de la France avait favorisé ce renouveau. Cet accident passé, il continua un peu comme se poursuit une grossesse nonobstant la disparition de sa première cause. La reprise de nos relations culturelles avec la France, après la Libération, ne fut pas un désastre, excepté peut-être pour les éditeurs et les revues, lesquels d'ailleurs ne tardèrent pas à être remplacés.

Devenu écrivain, un titre que j'ambitionnais, que je payai même en me faisant éditer à compte d'auteur, je m'étais inscrit, bien entendu, à la Société des Écrivains où mon assiduité me mérita de devenir, en même temps que Jean Filiatrault et Jean-Guy Pilon, directeur. Cela me permit de déjeuner avec le confrère de France de passage à Montréal, et, avec la même présomption qui nous faisait crier à de Gaulle: "Vive Pétain, Monsieur!" de dire à cet hôte: "Vous êtes bien gentil de venir nous voir, mais, entre nous, ne croyez-vous pas qu'il serait préférable que vous n'existiez pas?" Le Français ne savait trop que répondre, son ambassadeur l'avait bien averti d'être poli avec nous, patient, et de souffrir nos bizarreries d'intellectuels provinciaux.

— Oui, Monsieur, ajoutais-je, votre malheur ferait notre bonheur. La guerre nous en a fourni la preuve: que disparaisse la France, nous pouvons sauver le génie français.

Cela témoignait d'un bel optimisme. Un Huron n'aurait pas parlé autrement. Hélas! mon information n'était pas complète. Je n'avais pas noté l'intrusion, d'ailleurs assez sournoise, de la culture américaine, ou si l'on veut catholico-irlandaise, dans nos écoles, intrusion d'autant plus pernicieuse qu'elle n'a rien d'accidentel et se fonde sur les réalités économiques qui nous tiennent et captivent au moment où l'étreinte politique semble se relâcher. Pourtant on l'expliquait par un accident, justement par cette éclipse de la France si bénéfique à mon avis. Ce n'était là qu'un mauvais prétexte: l'éclipse terminée, l'intrusion s'est continuée et dure encore, abâtardisant métiers et professions. La médecine, par exemple, naguère d'un assez beau langage, parle aujourd'hui jargon. Et tout est à l'avenant. On a même introduit des manuels anglais à l'Ecole d'agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière, ô nos aïeux! On ne me reprendra plus à faire le Huron.

Ainsi, en même temps que notre culture se revalorise, elle voit son champ d'action se rétrécir. On cherche à la confiner dans la littérature, laquelle devient par le fait même un piège, et un piège doré car jamais les écrivains n'ont été si bien payés, honorés, prébendés. Le piège reste néanmoins un peu gros; pour ne pas s'en déprendre il ne faut avoir aucun talent. D'ailleurs le conflit dépasse l'individu. Francisation et anglicisation développent deux mouvements opposés qui s'accroissent. Le heurt est inévitable. On tente de le tamponner par le bilinguisme. A Scott Symon la culture française devient nécessaire. Un Acadien prétend qu'on peut fort bien rester français en s'anglicisant. Foutaises! Et l'on en verra bien d'autres. En attendant, le conflit continue. Il décidera de tout. Que dire de plus sur une littérature désormais incertaine?

Jacques Ferrou

Les plus hardis d'entre nous n'étaient de Québec originaires de la province où le notable, leur père, ne ressentait guère alors de domination que la sienne. Ils s'avançaient, badins et sûrs d'eux-mêmes, et à de Gaulle lançaient: Vive Pétain! De Gaulle passait guindé, le regard haut, suivi de marins, de soldats, d'aviateurs venus de tous les rangs, qui ne portaient pas deux le même uniforme et marchaient tous chacun de son pas. Dans cette escorte disparate, il y avait même une femme qui s'efforçait d'être martiale avec le résultat que, du trottoir admirant sa parade, nous l'imaginions désarmée. Nous étions étudiants, au plus vif de l'âge. Et c'était la guerre, Québec occupé par une armée qu'on disait nôtre et qui n'était pas française.

Nos condisciples québécois, dont les aïeules s'étaient déjà accommodées d'un siècle de garnison anglaise, ne se formalisaient pas de cette occupation. Par contre, au moindre de nos éclats, ils rentraient vite chez eux de peur d'être compromis. Fils de fonctionnaires-courisans, habiles à tirer parti de tout, ils n'avaient d'opinion sur rien. Ils étaient polis, mondains, légèrement cyniques, plutôt inconsistants. Au

mieux, avec un rhumatisme au cœur, entretenus, oisifs, ils pouvaient être Saint-Denis Garneau. C'étaient des collaborateurs nés. Ils n'empêchaient pas le peuple de Québec, un des plus aimables du pays, familier partout dans sa ville, badaud, chauvin, de se rappeler 1917, les régiments de l'Ontario dépêchés pour le mâter, les mitrailleuses installées à tous les carrefours, et de voir d'un mauvais œil le retour de l'armée.

De Gaulle ne pouvait rien sans l'Angleterre dont il semblait ainsi la créature. Les apparences le desservait et nous ne cherchions pas à voir plus loin. Il nous répugnait même d'admettre l'existence d'une France qui fût libre quand nous ne l'étions pas. Personne alors ne pensait à notre indépendance. L'époque, que la guerre achevait après dix ans de crise économique, avait été lamentable. Sa pente nous portait naturellement vers une France vaincue, occupée, humiliée, dont la situation correspondait à la nôtre, et à crier: Vive Pétain! Nous ne nous rendions pas compte que nous touchions là du neuf, du solide, de l'inspéré et que c'était la première fois, dans notre histoire, que nous nous identifions avec le seul pays au monde dont nous ne pouvions pas nous

POÈTES ET ROMANCIERS

Pour traiter un sujet si vaste et si complexe en quelques pages, il faut de toute nécessité établir des distinctions brutales, sacrifier les nuances.

D'abord, quelques mots sur notre critique qui, après avoir connu un certain éclat du temps de Dantin, a traversé une longue période de marasme. Ce n'est que durant les toutes dernières années qu'elle donne des signes de "renaissance". On poursuit d'une part, surtout à l'Université d'Ottawa, des travaux de recherche, peut-être un peu trop "universitaires"; alors que, d'autre part, nos journalistes nous offrent de la production littéraire courante des comptes-rendus presque toujours superficiels.

L'Histoire de la littérature canadienne-française de Gérard Teugas (1960) est notre premier ouvrage de ce genre qui soit exempt de considérations apologétiques ou moralisantes.

Après avoir publié, voilà déjà longtemps, quelques articles critiques et une intéressante préface à sa première *Anthologie de la poésie canadienne-française*, Guy Sylvestre garde le silence. Gilles Marcotte ne nous a rien donné depuis sa remarquable étude sur le roman canadien-français parue dans les *Cahiers de l'Académie*. Quant à Jean Lemoyne, il pratique, d'ailleurs fort sporadiquement, un genre de critique philosophique intéressante, certes, mais qui néglige trop à mon sens l'aspect purement littéraire de la littérature.

Ce qui nous manque donc entre une critique universitaire (en train de naître) et les comptes-rendus de nos journaux, c'est une troisième critique, à mi-chemin entre les deux autres, capable de nous donner à la fois des vues d'ensemble et des analyses textuelles sérieuses sans s'alourdir d'un appareil de notes inutiles ou rebutantes.

Il faut également déplorer chez nous l'absence quasi totale de critique technique et structurale. Nos écrivains manquent si sou-

vent de métier, accumulent tant de maladresses facilement corrigibles qu'une telle critique pourrait leur rendre des services inestimables. Il semble malheureusement que nos facultés des lettres n'exercent sur les écrivains en puissance qui les fréquentent (il doit y en avoir) un effet stérilisant. A ma connaissance, aucun de nos poètes ou de nos romanciers de valeur n'est sorti de leurs cadres. Elles devraient, ces facultés, me semble-t-il, jouer un rôle essentiel dans le développement de notre littérature. Cette carence, ce manque de contact entre nos universitaires et nos écrivains d'imagination explique pourquoi ces derniers ne possèdent souvent qu'une connaissance singulièrement lacunaire de la production littéraire française en dehors de leur "spécialité" et font preuve d'une ignorance à peu près totale des œuvres canadiennes-françaises antérieures à la dernière guerre.

D'où la situation suivante : une "évolution littéraire" chaotique, presque toujours à la remorque de différentes "écoles" françaises — avec le retard et les maladresses que cela suppose, puisque notre milieu n'est pas celui de la France et que, surtout, la "deuxième ville française du monde" à bien des points de vue est moins française que le moindre patelin de la France métropolitaine. On peut donc à peine parler chez nous d'évolution littéraire : il s'agit plutôt de changements hasardeux, de bonds capricieux, de soubresauts bâtarde, de tâtonnements individuels, de zigzags empiriques.

Quoi de plus étrange, par exemple, et de plus déplorable chez un petit peuple comme le nôtre que la séparation étanche qui semble exister, d'une part, entre notre roman et notre poésie; d'autre part, entre les moins-de-trente-ans et leurs aînés ?

En gros, on peut affirmer que nos poètes paraissent avoir opté pour l'absoluité, qu'ils ont voulu

recommencer à zéro, faire table rase — en se raccrochant, bien sûr, peut-être à leur insu, au surréalisme français; tandis que nos romanciers, eux, auraient opté pour l'historicité : c'est-à-dire qu'ils auraient "évolué" en tenant davantage compte de la réalité canadienne, mais en pratiquant une technique qui relève de la technique balzacienne, de la technique du XIXe siècle — ce qui donne à leurs œuvres, dès leur parution, un caractère désuet.

Nos jeunes poètes, eux, se targuent et s'enorgueillissent d'être "à la page", affranchis des vieux oripeaux de leurs prédécesseurs. Ils semblent considérer nos romanciers comme des attardés, des préhistoriques. Ces derniers, au contraire, ne comprennent rien en général aux vaticinations de leurs confrères poètes; ils se disent qu'il faut bien que jeunesse se passe, que, verbalistes et abstrauteurs de quintessences à vingt, vingt-cinq ou trente ans, nos bardes s'assagissent en vieillissant.

Il faut avoir assisté aux rencontres de St-Sauveur pour se rendre compte à quel point, même quand ils veulent dialoguer, nos romanciers et nos poètes ne parlent pas le même langage. C'est sans doute pourquoi ils préfèrent discuter d'engagement plutôt que de littérature : tout vaut mieux qu'un dialogue de sourds.

Si les uns et les autres se ressemblent malgré tout — la postérité, j'en suis sûr, s'en rendra compte — c'est qu'ils appartiennent, *nolens, volens*, au même milieu, à la même époque. Il n'en reste pas moins vrai que dans l'immédiat règne l'incompréhension.

C'est là une situation tragique à laquelle il est urgent de remédier. Un pays comme la France — où nombreux sont d'ailleurs les intellectuels qui déplorent l'ésotérisme de la poésie contemporaine, les acrobaties de l'anti-roman, et le "sibyllisme" du nouveau théâtre — peut quand même se permettre certaines scissions, certaines étanchéités culturelles ou littéraires, mais nous ? — Je pense que non. Nous sommes trop peu nombreux; il faut serrer les rangs; trop de problèmes nous séparent déjà sur le plan des idées sans y ajouter une séparation au niveau de l'expression et des tendances littéraires. Alors, que faut-il faire ?

Tout conseil est subjectif, je le sais; vain aussi la plupart du temps : on ne convainc que ceux qui le sont déjà. N'importe : c'est le rôle du professeur de pontifier...

Je dirais donc aux jeunes poètes : essayez d'être plus clairs, plus immédiatement enracinés, moins métaphysiques; songez davantage au lecteur; tentez de transmettre votre "message" en termes moins obscurs; retouchez, émondez et clarifiez votre premier jet. Si, en essayant de le faire, vous estimez que vos poèmes tomberaient dans la banalité,

c'est que, sans doute, vous faites fausse route. Si, au contraire, ils gardent à vos yeux leur valeur, leur dynamisme, ils n'auront rien perdu, bien au contraire.

Aux romanciers je dirais : soyez plus audacieux quant au fond peut-être (nos tabous moraux sont d'ailleurs en train de disparaître), mais surtout quant à la présentation, à la technique. Voilà quand même plus d'un siècle que Henry James a fait des expériences sur l'optique romanesque. James Joyce et Virginia Woolf ont écrit leurs œuvres voilà plus d'une génération. Je ne dis pas qu'il faut essayer à tout prix de les imiter; mais ne pourrait-on pas se livrer au moins à certaines expériences, varier le point de vue, oser sortir du XIXe siècle ? Autrement, nos œuvres ne sont-elles pas destinées à sombrer d'ici une génération dans un oubli aussi abyssal que Jean Rivard le défri-
cheur ?

Les plus grands poètes : Baudelaire (romantique, parnassien et symboliste); les plus grands

romanciers : Balzac (romantique, réaliste et classique) sont ceux qui se trouvent à l'intersection de plusieurs courants, qui synthétisent diverses tendances. C'est donc en se "désabsoluisant" que nos poètes; en se "modernisant" que nos romanciers auront le plus de chance de faire œuvre durable et de contribuer vraiment à forger l'âme canadienne-française.

J'ai plutôt parlé de "forme" que de "fond". C'est à dessein : rien ne me paraît plus inutile, plus inane que de vouloir donner des conseils, faire des suggestions, quant au fond, à un écrivain sincère, qui cherche l'authenticité, qui s'interroge avec diligence sur les problèmes qui le sollicitent. En un sens, on n'écrit pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut. On garde toutefois plus de liberté quant à la forme, aux moyens d'expression, à la technique. Le style, c'est l'homme, je le veux bien : mais l'homme qui a acquis peu à peu un vocabulaire, maîtrisé une langue, qui a fait ou aurait dû faire des exercices de style, de technique. Si la forme qu'il emploie — et qu'il peut changer jusqu'à un certain point — est alambiquée ou désuète, il risque que son message ne s'en trouve obscurci, gâté, ruiné.

Gérard Bessette,
Université Queen's

PROFESSIONNELS DEMANDÉS À STE-ADÈLE

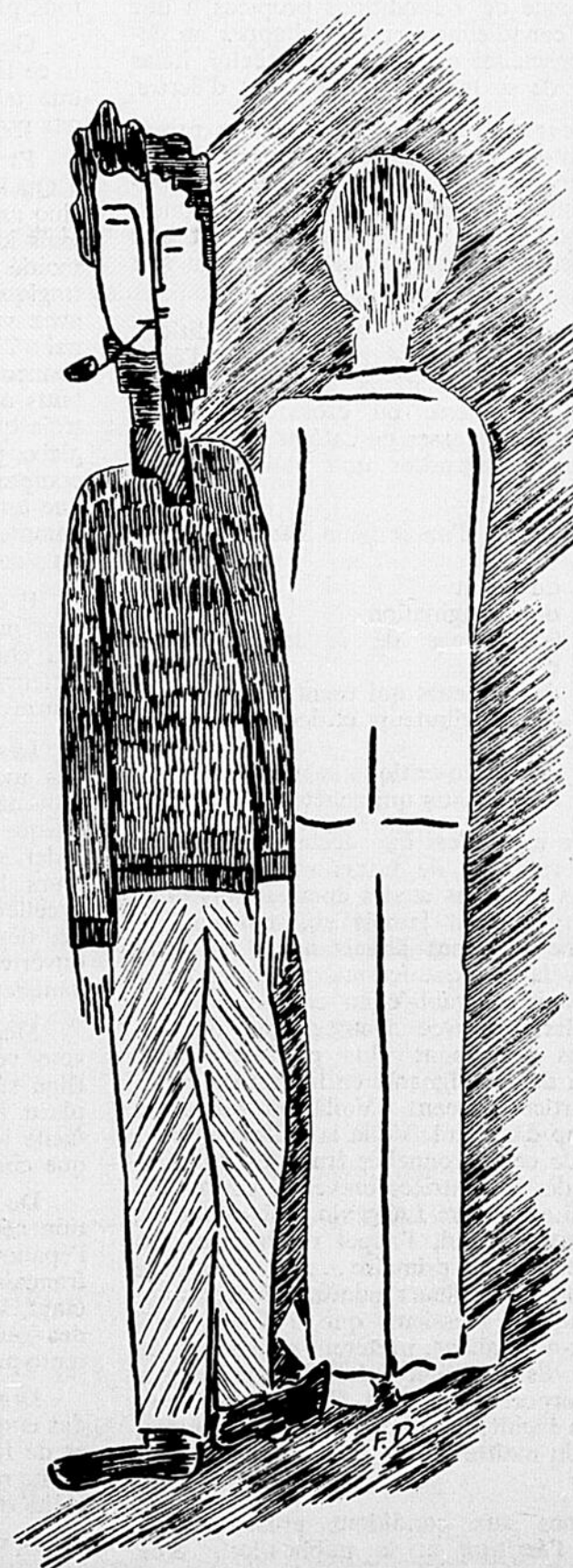
- Dentiste • Médecin • Opticien
- Avocat • Architecte • Vétérinaire
- Comptable • Chiropraticien

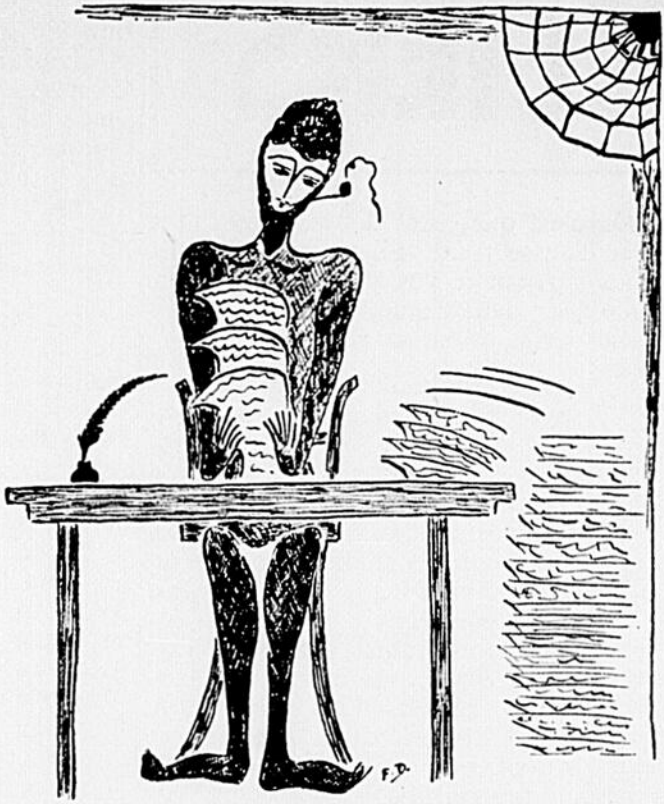
S'ADRESSER À

La Cie Immobilière de Ste-Adèle

F. MONTPLAISIR

STE-ADÈLE-EN-BAS





IL FAUT CESSER DE MANGER LE VENTRE PLEIN

On prétend encore découvrir un « climat littéraire » chez nous. Il existe encore des gens mal séchés qui se réclament de la supposée absence de « conditions propices à une littérature canadienne », pour échapper au devoir de conscience qui les harcèle, celui, hélas trop clair, de se mettre au travail et d'écrire.

Que leur faut-il donc ? Et quelle raison invoqueront-ils à leur paresse intellectuelle ou à leur sécheresse littéraire ? Comment expliquent-ils que malgré cette absence de conditions propices, des écrivains écrivent, et que « Convergences », de Jean Lemoyne ait pu voir le jour ?

Résumons : quelles sont les conditions essentielles à la continuité d'une carrière d'écrivain ? Les contemplateurs de nombril s'en doutent-ils seulement, ou croient-ils encore qu'il suffise de terrasses de café et de cénacles verbeux pour engendrer une parole et une pensée écrite ?

Pour la survie d'un écrivain il faut ceci, par ordre :

- a) du talent
- b) de l'imagination
- c) le courage de se la fermer et d'écrire
- d) des éditeurs qui osent
- e) des distributeurs et des libraires qui vendent
- f) un forum-critique sur la place
- g) des lecteurs qui achètent.

Tout le reste n'est que déclarations pontifiantes de ratés ou de futurs ratés, qui s'inventent des chimères et des épouvantails pour justifier qu'ils n'ont jamais eu, n'auront jamais, et ne pourront jamais avoir le talent d'écrire. Cela explique les interrogations comme celle qui est publiée en ce journal, que l'on remplacerait avec avantage par des interrogations infiniment plus pertinentes sur l'ignorance des enseignants en littérature canadienne particulièrement. Voilà où serait un beau champ d'action ! Voilà la belle enquête ! Combien de ces péronnelles frustrées qui passent pour des institutrices brevetées savent qui je suis, qui est André Langevin, qui sont Roy, Guévremont... (oui, l'appel de la race, ça fait encore chic au primaire... je biffe donc Guévremont par ailleurs admirable écrivain). Combien de ces messieurs qui se disent instituteurs, ex-normaliens, préfèrent au hockey un bon livre. Ils prennent à la lettre le « mens sana in corpore sano », et finissent par être de parfaits incultes bons tout au plus à suivre le « livre du maître » avec plus ou moins d'aisance...

Revenons aux conditions présentes qui entourent l'écriture et la publication. S'en trouve-t-il donc tant, des pays où une maison

d'édition comme Les Editions du Jour, ou encore comme les Editions de l'Homme, inondent le marché de livres tous plus audacieux, tous plus explosifs les uns que les autres ?

On a publié « Convergences », vous avez lu ce livre ? Vous croyez qu'on peut concevoir une telle œuvre dans un milieu qui ne serait pas propice ?

Et les cahiers d'arts de nos journaux ? Pas à Québec, bien sûr, où il faudra encore vingt-cinq ans avant que les journaux soient lisibles, mais ici, à Montréal ? (Mais nous détenons la moitié de la population de la province, ce serait tragique qu'on n'en tire pas profit...). Vous avez vu le cahier d'arts du « Nouveau Journal » ? Que voulez-vous de plus ? En est-il beaucoup de pays de quatre millions d'habitants où, un même samedi, il est publié, dans trois quotidiens, dont deux français et un anglais, plus de 70 pages sur les arts ? Sans compter le « Devoir » moins bien depuis quelque temps, mais qui se mettra au pas. Et sans compter aussi les colonnes quotidiennes dans tous ces journaux ?

Il existe ici des écrivains qui écrivent, qui sont publiés — et sans avoir à se prostituer, ma chère — des maisons d'éditions, et des lecteurs. Les journaux, la radio, la télévision fournissent le forum sur la place.

Les éditeurs éditent, ils sollicitent même des manuscrits. Et les lecteurs lisent. (J'ai moi-même au moins cinq mille lecteurs pour chaque livre, et je ne suis pas le seul à posséder ses fidèles...) Non seulement les lecteurs lisent, mais ils critiquent, ce qui est excellent. Et n'avons-nous pas vu, cet automne, des lecteurs entreprendre des polémiques ouvertes avec des critiques littéraires concernant leur opinion sur un livre ?

Mes pauvres enfants, mais qu'est-ce que vous voulez ? La consécration avant l'heure ? Bien sûr, il est encore ardu de se tailler une place. Mais croyez-moi, elle est infiniment plus facile à gagner, cette place, quand on a quelque chose à dire.

De fait, c'est à mon sens la seule condition nécessaire présentement à l'existence et à l'épanouissement d'une littérature canadienne-française, avoir quelque chose à dire. Car cela étant, il existe des éditeurs prêts à le publier, des journaux prêts à le commenter, et des lecteurs prêts à le lire.

Donc, plutôt que de perdre votre temps à des enquêtes aussi futiles que passées de mode, et de faire perdre le temps des autres de surcroît, relevez les manches et mettez-vous à la tâche d'écrire.

Si vous le pouvez.

Yves Thériault

UNE LITTÉRATURE À NOTRE IMAGE

Il faudrait s'arrêter, d'abord et surtout, aux conditions propres à favoriser l'épanouissement d'une littérature de langue française, tout uniment. « L'authentiquement canadien-français » nous sera donné de surcroît, car, quoi qu'on y fasse, le terreau du milieu collera toujours à nos semelles.

L'écrivain s'exprime par le langage. On ne sort pas d'une vérité aussi banale que celle-là. Sa première tâche sera donc de conquérir sa langue. Aucune sensibilité, aucune imagination, aucune intelligence même ne peut suppléer à l'indigence du langage. L'intelligence qui ne peut nommer est plus que muette; elle est sculpteur amputé des deux mains. Ce qu'elle conçoit ne parviendra jamais à la vie.

Or, bien que nos professeurs aient tout fait pour nous persuader du contraire, notre langue à nous est la langue française, une et indivisible. Ce qui exclut les rameaux folkloriques. Il faudra s'entendre une fois pour toutes là-dessus. Affirmer que nous avons choisi de demeurer français, et choisir dans le même temps d'appauvrir et d'étriquer ce que nous prétendons conserver, est une imposture qui fausse l'option offerte à nos enfants. De quel droit alors imposerions-nous à ceux-ci un choix national, qui serait celui de la médiocrité et du sous-développement culturel ? L'alternative est aussi bête que cela.

On ne répétera jamais assez que la langue française, langue de civilisation par excellence, suppose de ceux qui l'écrivent ou la parlent un minimum de culture. Langue à la fois raisonnable et difficile, elle ne peut être réduite en un *basic French*, à l'usage de primitifs. Souhaitons que le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique en arrive un jour à admettre cette vérité-là parmi ses autres vérités éternelles.

À la base, il y a donc un problème de culture. Cela vaut, il est vrai, pour les autres disciplines. Ainsi, depuis le temps que nous philosophons dans nos collèges et à l'université, où en est la philosophie au Canada français ? Et la science, cette prolétaire de la culture, suspecte à tous égards, refoulée par mille heures de catéchisme ? Le malheur est que la culture a toujours été considérée comme quelque chose de frivole, de marginal, pour ne pas dire dangereusement profane, quand, au contraire, c'est l'essentiel, le substrat. Elle n'est pas que l'acquisition de connaissances, mais une vision du monde formée après une longue recherche, vision d'ailleurs remise en question constamment. L'homme cultivé a quitté le havre des vérités reçues pour s'aventurer seul dans l'univers, interrogeant les êtres et les choses, étranger à rien et à personne, solidaire certes d'un destin commun, mais, parce que différent lui-même, curieux de ce qui ne lui ressemble pas. La fri-

volité serait de se satisfaire du ton magistral.

Mais on ne m'a pas demandé de définir la culture. Si je parais m'éloigner du sujet, c'est que la littérature ne peut être isolée comme un phénomène autonome. Non seulement elle reflète le milieu, mais encore elle en émane, et elle ne peut nommer que ce qui a déjà un nom. En d'autres mots, elle ne peut définir que ce qui est défini, et elle sera elle-même au seuil indéfinissable de la vie aussi longtemps que son objet n'aura pas, davantage, pris corps et forme. Qui peut nier que la culture que nous apportons en terre d'Amérique parvient mal à respirer, étouffée dans ses propres contradictions, écartelée entre le devoir d'être et l'incarnation libre, faible contre-courant dans une mer étrangère et supposée hostile ? Une littérature vivante s'épanouira tout naturellement quand ce que nous appelons notre « culture originale » se sera trouvée des raisons d'être internes, enracinées davantage dans l'homme. Les « missions et les devoirs nationaux » n'ont jamais créé une culture ou une littérature; tout au contraire, ils ont toujours favorisé l'équivoque et l'expression avortée.

Cette recherche d'une identité qui ne soit pas qu'une image idéalisée, mais bien plutôt une conscience claire d'un devenir possible et valable, s'accompagnera forcément d'autodestruction.

(suite à la page quinze)

Vous

CHERCHEZ UN LIVRE

CANADIEN ?
AMÉRICAIN ?
EUROPÉEN ?

Notre

**service de commandes
le trouvera
pour vous**

**LIBRAIRIE
DE LA CITÉ
UNIVERSITAIRE**

2078, avenue Maplewood
RE. 9-6373

**L'ENDROIT
OÙ L'ON TROUVE
LE MEILLEUR
CHOIX**

ROMANCIERS

CANADIENS FRANÇAIS

UN APERÇU SUR L'OEUVRE DE GABRIELLE ROY

(SUITE)

Rêve et réalité

Le refus de la réalité se manifeste de diverses façons chez Christine. Il prend d'abord la forme d'un refuge dans le rêve; pour elle, inventer des univers imaginaires où voisinent les châteaux, les cavaliers, les caravelles, les palmiers où grimpent des petits Nègres tout nus, c'était là de ces "jeux auxquels il valait la peine de se livrer".²¹ Plus tard, lorsque Christine voudra écrire, elle le fera en vertu d'un plus grand amour "(pour) la fiction que (pour) les jours quotidiens (*sic*)".²²

Bien sûr, c'est là une conception de la vie assez naturelle chez une enfant. Mais je crois que, même si la pensée de Gabrielle Roy est plus évoluée, plus lucide, plus adulte, cette conception s'y retrouve, moins simpliste mais tout aussi réelle. *Bonheur d'occasion*, *Alexandre Chenevert*, *la Montagne secrète*, toute l'oeuvre de Gabrielle Roy illustre le conflit irréductible entre le rêve, d'une part, et d'autre part la réalité qui punit les personnages de s'être abandonnés au rêve. L'amour de Florentine, fondé sur le désir de s'évader de son milieu, aboutit à l'échec. La partie de sucre d'Azarius, qui prend dans l'imagination de Rose-Anna et des enfants un caractère d'irréalité, finit en tragédie. Le bonheur que connaît Alexandre Chenevert à tât fait de tourner au cancer...; la vie de Pierre, qui est tout entière la poursuite d'un grand rêve, se termine sur un échec. Seule *la Petite Poule d'eau* échappe à la tragédie, parce que les personnages n'y rêvent pas, comme Petite Misère, de faire de "belles, belles choses".²³

La conception que Christine jeune fille se fait de l'amour reflète également sa peur de la vie. Elle a été élevée dans la crainte de la passion amoureuse, source de tous les dangers. La Florentine de *Bonheur d'occasion*, l'Irène d'*Alexandre Chenevert* sont toutes deux victimes de leurs sentiments. Bien sûr, cette crainte est normale chez toute jeune fille de bonne famille; mais ici, elle est forte au point de déterminer une véritable scission entre l'amour et le désir. Cette scission est indiquée dans la question que se pose Christine: "... qu'est-ce, qu'est-ce que l'amour? ... Est-ce son prochain? Ou quelqu'un de riche, de sé-

duisant?"²⁴ La question suggère déjà la réponse: il est évident qu'une jeune fille sérieuse ne peut se laisser prendre au mirage de la richesse ou de la séduction. On retrouvera une attitude analogue chez Pierre, dans *la Montagne secrète*, qui est sûrement, de tous ses personnages, le porte-parole le plus fidèle de l'auteur; Pierre sacrifie, assez allègrement d'ailleurs, son amour pour la femme à un amour d'achorète embrassant l'humanité entière. La femme apparaît ici comme un obstacle à l'accomplissement de son idéal. Les réalités essentielles sont sacrifiées au profit d'idéaux sublimes, certes, mais impossibles par manque d'incarnation. Ceci n'est pas un prêche contre le célibat; mais pour que celui-ci soit viable, il ne faut pas qu'il nie l'amour charnel mais qu'il le dépasse, et plus qu'en théorie.

Le phénomène de l'amour à distance, dont nous avons parlé plus haut, se retrouve sur le plan des relations entre homme et femme. Alexandre Chenevert, par exemple, n'aime son Eugénie que lorsqu'exilé au fond des bois; revenu à la ville, il retrouve des sentiments beaucoup moins nobles à son endroit. Florentine aime Jean Lévesque parce qu'il lui échappe, qu'il appartient, sinon en fait du moins en désir, à un autre milieu, qu'il entretient des rêves dans lesquels elle n'a pas de place. "Car l'amour est l'amour, et, contrarié, il est encore plus digne!"²⁵, écrit Christine, avec ironie sans doute, mais l'ironie masque souvent une vérité. Florentine, je crois, se fait une conception trop idéale de l'amour pour qu'elle puisse jamais le réaliser. Spontanément elle élit pour bien-aimé un être qu'elle prévoit obscurément ne pouvoir jamais retenir. Les personnages de Gabrielle Roy conçoivent la vie en fonction de leurs rêves, non de la réalité. C'est pourquoi ils ne parviennent pas à se rejoindre. La fatalité qui les mène, elle est en eux, logée au plus profond d'eux-mêmes, et c'est par un artifice de l'auteur qu'elle parvient à exister en dehors d'eux. Cet artifice est d'ailleurs bien simple. C'est dans *la Montagne secrète* qu'il est le plus évident: on y compare une vingtaine de fois Pierre à un arbre, et autant de fois à une bête. Les primitifs connaissent déjà ce procédé, qui consiste à projeter sur les êtres infé-

rieurs ses propres démons. Donner une âme à la nature, c'est se placer sur un même niveau, accepter d'être régi par ses lois et d'échapper ainsi à ses responsabilités. Les primitifs eux le faisaient avec une certaine candeur. Je crains qu'actuellement cet animisme ne soit dépassé... Et c'est bien plus qu'un procédé littéraire que nous visons ici. C'est un fait assez étonnant d'ailleurs que nos romanciers soient si enclins à donner une âme aux choses. Par exemple, André Langevin écrit, dans *Évadé de la nuit*: "Une musique juteuse rampait le long des murs, s'efforçant à créer une nouvelle dimension, celle d'un monde sans inquiétude, non fissuré."²⁶ Qu'une musique rampe... passe encore; mais qu'elle s'efforce à quelque chose, voilà qui est singulier. Je ne crois pas que dans la littérature française actuelle on trouve beaucoup d'exemples de romanciers qui s'attachent à décrire la psychologie des objets (sinon, évidemment, de propos délibéré). Cette forme très particulière de prosopopée mériterait d'être étudiée et mise en relation avec notre situation historique et sociale. Mais ceci ne viendra que lorsque nous aurons délaissé la psychologie de l'objet pour celle de l'homme.

La vie en images

Nous abordons maintenant la dernière phase de notre étude préliminaire à la critique de l'oeuvre elle-même. Nous avons tenté jusqu'ici de décrire le "caractère" de Christine, son attitude foncière devant la vie. Ainsi nous avons défini son univers intérieur dans son "espace" propre; voyons maintenant quelles en sont les structures temporelles. De quelle façon Christine envisage-t-elle l'avenir? Dans le chapitre intitulé *La voix des étangs*, elle écrit:

"J'ai vu alors, non pas ce que je deviendrais plus tard, mais qu'il me fallait me mettre en route pour le devenir. Il me semblait que j'étais à la fois dans le grenier et, tout au loin, dans la solitude de l'avenir; et que, de là-bas, si loin engagée, je me montrais à moi-même le chemin, je m'appelais et me disais: "Oui, viens, c'est par ici qu'il faut passer..."²⁷

Ainsi la Christine future dirige la Christine présente jusqu'à elle, même si cette dernière ignore celle qu'elle "deviendra plus tard". Le futur apparaît à la jeune fille comme une *image* d'elle-même, image qu'elle ne connaît pas mais qui l'appelle aussi sûrement que l'aspirateur appelle la poussière. Christine est gobée par son avenir, rien ne la sépare d'elle-même que le temps; mais ce temps est envisagé comme un obstacle, il n'a d'existence que comme obstacle; ce petit tronçon de devenir qui sépare deux états, deux "formes", appartient au domaine des maux nécessaires, des réalités scandaleuses; c'est lui qui réduit à néant l'argument de Zénon, qui sépare l'honnête homme de la vision béatifique. La vie apparaît à Christine comme une succession d'images, de figures reliées l'une à l'autre par une action, toujours pénible — comme "gagner sa vie", par exemple.²⁸ Il en est ainsi pour Azarius Lacasse. Autrefois, il était menuisier, comme une chaise est chaise; puis il y a une "fêlure" dans sa vie.²⁹ Le beau plancher lisse sur lequel il s'avance s'effondre sous ses pieds: il se retrouve sur un autre palier. Et il dégringolera ainsi de palier en palier, d'état en état, sans jamais s'arrêter. Toute sa vie s'explique par cette fêlure, celle-ci contient en germe tous les avatars futurs:

"... il sentait qu'il fallait remonter à ce moment même de son existence pour comprendre ce qui lui était arrivé. Dès lors, les *images* se superposaient avec une vitesse implacable.

"Il n'était plus bâtisseur et il se voyait mal tout à coup dans des ouvrages qui ne lui ressemblaient pas. Il apercevait un homme qui devait être lui et cependant qui n'était pas lui. Cet homme était juché sur un siège haut à l'avant d'une voiture de livraison. (...) Le livreur devenait charroyeur de glace; le charroyeur cédait la place au vendeur dans un magasin de faubourg...", etc.

André Brochu

NOTES

- ¹ Répertoire, Le Cercle du Livre de France, 1961, 319.
- ² Rue Deschambault, Beauchemin, 1955, 6.
- ³ Idem, 30.
- ⁴ Id., 30.
- ⁵ Bonheur d'occasion, Beauchemin, 271.
- ⁶ Id., 117.
- ⁷ Alexandre Chenevert, Beauchemin, 1954, 136.
- ⁸ Rue Deschambault, 124.
- ⁹ Id., 237.
- ¹⁰ Id., 115.
- ¹¹ Id., 31.
- ¹² Id., 66.
- ¹³ Id., 31.
- ¹⁴ Id., 32.
- ¹⁵ Id., 75. C'est nous qui soulignons.
- ¹⁶ Id., 189.
- ¹⁷ Id., 73.
- ¹⁸ Id., 155.
- ¹⁹ Id., 153.
- ²⁰ Id., 74.
- ²¹ Id., 221.
- ²² Id., 150.
- ²³ Id., 205.
- ²⁴ Id., 205.
- ²⁵ Evadé de la nuit, Le Cercle du Livre de France, 1951, 71.
- ²⁶ Rue Deschambault, 219.
- ²⁷ Id., 250.
- ²⁸ Bonheur d'occasion, 214.

N.B. — La seconde partie de cette étude paraîtra ultérieurement

AU GRAND SALON, MARDI LE 27 FÉVRIER, À 7 H.

LES DIPLÔMÉS OFFRENT UN BANQUET EN L'HONNEUR

DE

SON EXCELLENCE MGR PAUL GRÉGOIRE

POUR UNE LITTÉRATURE AUTHENTIQUE

(suite de la page seize)

Le retour de l'exil "aux rives de l'homme" commença il y a une trentaine d'années. Notre littérature s'éveillait de sa longue hibernation en même temps que notre civilisation, quittant peu à peu son monde clos, s'ouvrait à l'univers. Cette libération, souhaitée par certains, redoutée par d'autres, venait davantage à nous que nous n'allions à elle. Le processus d'accélération propre à l'ère industrielle, encouragé par deux guerres mondiales, enveloppait notre globe d'un réseau de communications routières, aériennes, sonores et visuelles qui débordaient brusquement les solitudes les plus acharnées. Nous étions de celles-là.

Comme il se devait, nos écrivains, les premiers, ouvrant l'œil, quittaient les voies de l'optimisme abstrait pour celles de la lucidité et du coup, faut-il s'en surprendre, passèrent à un désillusionnement qui s'en prenait au ron-ron de la bonne conscience. L'aliénation d'une âme collective, Saint-Denys-Garneau la vécut tragiquement. Prisonnière d'une solitude tant intérieure qu'extérieure, victime d'un rigorisme moral où s'enlisaient infailliblement ses pas vers le bonheur, cette douleur est encore la voix de l'exil mais d'un exil qui se nomme :

*Je marche à côté d'une joie
d'une joie qui n'est pas à moi,
d'une joie à moi que je ne
puis pas prendre.*

Les romanciers aussi, rejetant un refoulement séculaire, s'armaient de lucidité envers eux-mêmes et leur milieu. A l'aube de cet éveil Ringuet, Gabrielle Roy, Roger Lemelin soumettaient notre réalité sociale à un regard où la simple volonté d'observation se transformait en témoignage impitoyable. Un clinicien était dans *Trente Arpents* l'inexorable transformation de notre terroir. Dans *Bonheur d'Occasion*, une femme marchait du même pas que les prolétaires de nos villes et la rumeur de ce triste piétinement à la poursuite d'un insaisissable bonheur ne voulait plus mourir. Il suffisait qu'un ironiste laissât éclater son iconoclasme joyeux et caricatural parmi les petites gens de nos faubourgs pour que notre société en ressentît du malaise.

Les jeux étaient faits. Notre littérature, sortie de son ornière panégyrique, se trouvait irrédutiblement engagée dans la voie de l'authenticité qui, au-delà d'une littérature de simple constat, devait passer par le refus et la négation. Notre contexte rendait inévitable cette étape. A chaque pas en avant, nos écrivains ne mesuraient que mieux leur solitude et leur difficulté d'être. On ne rejette pas du jour au lendemain le poids d'une aliénation séculaire et nos écrivains le savent mieux que quiconque, eux

dont les œuvres nous ont menés aux frontières de l'incommunicabilité et du désespoir. Le refoulement étouffait trop l'homme d'ici et sa parole pour que son élan vers la vie ne fût éclater des cadres où il ne voyait plus que les barreaux d'une prison. Cette volonté de vie, ce désir de retrouver l'universel à travers une parole enfin libérée acquièrent une intensité exemplaire dans ces lignes de Mathieu tirées du journal intime du héros de Françoise Loranger :

"Tout ce qu'il y a d'inexprimable dans le cœur des hommes, depuis que sur la terre il y a des hommes et qu'ils souffrent, envahit ce soir les quatre murs de ma chambre comme une marée irrépressible, s'unissant, pour mieux m'étouffer, à l'inexprimable de ma propre vie. Je crève de tout ce qui n'a pas été dit qui voulait être dit : de toutes les pensées refoulées au plus creux de l'être; de toutes les vaines aspirations du cœur à se définir; de tous ces pauvres désirs de clarté, de délivrance; du besoin de chacun de nous de se délivrer de lui-même par des mots..."

On ne peut refuser à cette sourde clameur la valeur d'un témoignage authentique. L'acte créateur cherche ici désespérément à briser le cercle de son aliénation intérieure et, du coup, il exorcise peut-être ce sentiment de culpabilité qui l'y enfermait.

Notre nouvelle littérature ne trahit pas la patrie par la distance qu'elle prend vis-à-vis d'un certain nationalisme qui a si bien su entraver ses premiers pas. Quand Alain Grandbois donne à notre solitude sa mesure universelle, quand le désir, dans l'œuvre d'Anne Hébert, fait le siège de notre puritanisme, quand Roland Giguère entreprend de donner à nos "solitaires et silencieuses cellules" les formes et les couleurs d'un monde rêvé, notre littérature entend tout simplement habiter une patrie qui ne soit pas une prison, mais un espace où elle puisse chanter parce qu'il fait bon d'y vivre.

Voilà rejoint, si l'on songe bien, le point névralgique où notre littérature, parce qu'elle ne saurait autrement atteindre sa pleine mesure artistique, loin de renier sa patrie nord-américaine, lui demande simplement d'être ce lieu où puissent vivre des hommes à part entière. Si nous admettons que pour accéder à l'œuvre d'art il ne suffise pas à la littérature de se faire le simple reflet d'une société (et le premier siècle de notre histoire littéraire nous en fournit la meilleure preuve) comment ne pas reconnaître cette étroite dépendance où la littérature se trouve par rapport à cette réalité dont elle doit être le dépassement artistique, l'expression la plus complète et que

l'écrivain, par sa puissance d'aimer, de souffrir et de comprendre, doit vivre mystérieusement avant que son œuvre en devienne la transmutation rêvée.

Notre littérature, pour être authentiquement canadienne-française en même temps que littérature authentique, devait prendre racine dans un milieu humain fécondé par ces grandes passions inséparables de notre condition humaine et qui s'appellent joie et souffrance, bonheur et malheur, angoisse et espoir d'un destin librement assumé. A vouloir conjurer ces combats de l'esprit et du sang, notre collectivité a dérivé vers une existence diminuée, coupée de la vie par une pensée intellectuellement abstraite et séparée de l'humain par une pensée religieuse qui, selon un de nos philosophes, "n'a jamais eu lieu" et n'a retenu du christianisme vivant que "l'impératif et la défense".

Faut-il ensuite se surprendre que nos écrivains soient habités par le dur combat de la solitude, de l'incommunicabilité, de la mort et que les grandes œuvres se fassent attendre? Faut-il s'étonner que l'écrivain, plus sensible que tout autre à ces contraintes intellectuelles et morales parce que plus vitale affecté, hisse, le premier, le drapeau d'une révolte qui le dresse contre lui-même et la société? "Maintenant, nous sommes au temps du rugissement", écrit un de nos poètes les plus doués, Yves Préfontaine. Il faut être étrangement fermé à notre réalité sociale pour ne voir dans ces "rugissements" qu'une parodie de ce désespoir qui "tenaille" les héros de Malraux, Camus Sartre et Bernanos. Voilà pourtant le jugement sommaire porté sur nos jeunes auteurs par Samuel Bailargeon dans son manuel de *Littérature canadienne-française*. A propos de nos jeunes poètes, il note que "dans certains milieux, le snobisme et le mimétisme remplacent les valeurs véritables" et cette flétrissure s'étend aux romanciers nouveaux qui, "portés par un engouement livresque, traduisent trop servilement la culture et la sensibilité d'un autre peuple". Non, cette sombre coloration de nos lettres ne relève pas d'une inspiration exotique ni d'un faux collage. Il me semble que seul un esprit cloîtré dans une vision livresque et abstraite peut, avec une confiance aussi sereine, travestir ainsi une inspi-

ration que ces écrivains ne sauraient renier sans passer par le mensonge.

Devant un rejet aussi net, on éprouve le besoin de préciser. Je ne vois rien d'emprunté dans ce pessimisme et il ne crée pas nécessairement, comme le voudraient certains, un état de rupture entre l'écrivain et son milieu. Et quand ce pessimisme se prolonge, comme c'est le cas, il faut une bonne conscience encrassée pour n'y distinguer qu'un masochisme infantile. L'écrivain, plus près de la vie, se bute à la médiocrité qui s'offre à lui dès que son être charnel recherche le contact de l'expérience collective et veut lui donner expression. Ecrire, c'est un métier pas comme les autres mais c'en est un. L'écrivain a pour premier outil la langue et celle-ci doit répondre aux exigences de son métier. Nos écrivains reconnaissent vite à l'usage que cette langue lui livre l'indigence et les craintes d'une civilisation qui n'a jamais su exorciser sa méfiance de la réalité qu'elle s'est toujours appliquée à nier. Résultat? Une société de pauvres vivants. Des hommes à qui une stérilité égale interdit une langue et une pensée adultes. Langage et vie ne sont que l'envers et l'endroit du drame où notre littérature se trouve aujourd'hui engagée. Comment l'écrivain donnerait-il l'expression parfaite dont il rêve à des vies informes, à cette parole humiliée dont il est lui-même solidaire? Comment ne se révolterait-il pas contre cette pauvreté humaine et linguistique et contre cette société au premier chef responsable? Où trouverait-on une collectivité qui ait tant parlé de la langue et où celle-ci se trouve aussi effectivement diminuée? On alléguera bien sûr le traumatisme de la conquête mais l'attribution de notre pauvreté linguistique à la présence anglaise n'exclut pas le réflexe d'une bonne conscience en quête de faux-fuyants. C'est là s'abriter derrière un fatalisme qui situe le mal hors de soi pour mieux l'excuser. Ce n'est pas l'Anglais qui nous impose certains manuels d'un moralisme osmotique où nos enfants, tenus à l'écart de toute joie gratuite, apprennent si mal le français. Nous sommes restés étrangers à notre réalité. Mais le moyen pour ces enfants d'adhérer à une réalité qu'ils voient déjà semée de traquenards. C'est à ce niveau de notre existence que commence notre diminution d'être collective et notre langue, confiée aux soins d'un enseignement qui restera, tout au long de la route, plus soucieux de morale que d'esthétique, récoltera un jour sa récompense en abordant cette terre promise des morceaux choisis. Des réformes de l'enseignement? On nous en promet. On nous assure même que ça change. En attendant, chaque année une nouvelle promotion de jeunes s'en va grossir les rangs de ceux qui subiront la vie ou de ceux qui, plus lucides, plus exigeants et conscients d'avoir été frustrés de leur héritage humain, se reconstruiront dans les pages de cette

nouvelle littérature où certains s'obstinent à ne voir qu'une révolte fardée alors qu'elle est prise de conscience de notre réalité dans ce qu'elle a de plus douloureux.

La pression libératrice de cette révolte, telle que je la vois, pousse nos lettres dans le sens d'une vie plus généreusement humaine et par là elle se fait constructive; elle apporte sa précieuse contribution à un profond besoin chez nous de liberté et de solidarité dans la mesure où elle est témoignage du présent et appel vers l'avenir. Si nos écrivains continuent d'écrire (et cela de plus en plus) n'est-ce pas parce que leur protestation ne se sépare pas d'une espérance qui refuse la solitude, l'échec et la mort et parce qu'ils veulent, en maintenant la liberté de leur recherche, déboucher dans une interprétation totale de leur réalité? Leur révolte ne donne-t-elle pas aussi la mesure de leur adhésion à la collectivité canadienne-française? Par delà la solitude, le désespoir et la révolte, ces écrivains n'ont voulu aller au bout de leur nuit que mieux retrouver la vie. Cette vie, il me semble qu'elle est nommée dans ce passage du poète, Yves Préfontaine: "Et nous, ce peuple d'arrachis et de sel, où allons-nous? Peut-être vers un échec, mais si le contraire s'incarne dans l'avenir, notre victoire sera grande". La confiance mesurée de ces lignes écarte évidemment cet optimisme messianique auquel on ne croit plus mais elle exclut également le pessimisme de ceux que fascine notre américanisation au point qu'ils ne reconnaissent plus à la langue française le pouvoir de rendre compte de notre réalité. Si notre littérature a lutté si désespérément pour se placer sous le signe de l'homme et de la liberté, ce n'est pas pour céder maintenant aux déterminismes de notre américanisation.

En regard de cette tentation dont l'illusion la plus dangereuse serait d'en minimiser la séduction et face à l'internationalisation des cultures qui marque notre demi-siècle, on comprendra mieux l'importance que prend, pour la vie et l'évolution de nos lettres, la double tâche d'affermir notre vie française en terre d'Amérique et d'humaniser notre vie collective.

Albert Le Grand

À LOUER

Bureau dans centre commercial à Ville Emard pour médecin — dentiste — optométriste — physiothérapeute. Salon de coiffure déjà établi dans ce centre. Conditions faciles.

PO. 8-1528

Maison très moderne — 30 milles de Montréal. Idéal pour médecin ou dentiste. A louer ou à vendre à prix raisonnable. Cause: maladie.

Mme Yvon Tourangeau
St-Roch L'Achigan — 832-3563

Pharmacie A. Rosen & Fils

PRESCRIPTIONS — COSMÉTIQUES — REPAS LÉGERS

2050 Maplewood (Coin Bellingham)

Gradué de l'U. de M. en 1956

Escompte aux membres de l'A.G.E.U.M.

Ce texte, qui ne s'inscrit pas formellement dans les cadres de cette livraison, mérite cependant d'y trouver place à titre de témoignage d'un étudiant sur un aspect de notre littérature.

"LES DEMI-CIVILISÉS"

OU LE PROCÈS D'UNE GÉNÉRATION

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, du scandale causé par la publication des « Demi-Civilisés » en 1934, et de la condamnation qui s'ensuivit. Les Editions de l'Homme ont eu la main heureuse en rééditant ce roman de M. Jean-Charles Harvey qui nous permet de revivre une époque vraisemblablement révolue aujourd'hui. Si notre jeune génération d'écrivains peut s'exprimer avec autant de liberté, elle en est redevable en grande partie à M. Harvey qui le premier a osé prendre ouvertement position devant sa propre génération. Il l'a jugée avec une cruauté sans précédent en étalant ses travers au grand jour. C'est pourquoi un tel volume ne pouvait que déplaire à certains es-

prits et s'attirer les foudres des petits bourgeois indignés.

L'auteur était bien conscient du sort qu'on allait lui réserver : « Attaquez une force sans la nommer, on vous tolérera en faisant semblant de ne pas comprendre ; ayez le malheur de la nommer, et on vous foudroiera » (p. 167). Il avait même une réponse toute prête pour ses victimes scandalisées : « Vous savez bien qu'on ne scandalise que les faibles »... (p. 206). Toute sa philosophie se résume en bien peu de mots : « Penser, aimer ! Puis agir suivant sa pensée et suivant son amour. Toute la vie est là » (p. 90).

Pour arriver à ses fins, M. Harvey avait besoin d'un personnage vraiment exceptionnel. Dès

les premières lignes du roman, il nous présente un jeune paysan, Max Hubert, doté d'une hérédité imposante : « Mon sang est un mélange de normand, de highlander, de marseillais et de sauvage ». Une telle nature laisse présager le meilleur et le pire. Plus rien alors ne nous surprendra des agissements réactionnaires de Max. Il se croit forcé par la fatalité d'entrer dans le sacerdoce ! « Je me révoltais contre le sort qui me vouerait au célibat et m'interdirait à jamais de reposer ma tête sur une épaule féminine » (p. 10). Cette première partie du roman est autobiographique. M. Harvey a séjourné quelques années chez les Jésuites qu'il quitte à vingt-deux ans. Il entreprend par la suite des études de droit qu'il abandonne finalement. Max entre aussi au séminaire où il prend contact avec « des religieux à cheveux blancs dirigeant des jeunes gens en proie à des tentations dignes d'illustrer la vie de saint Jérôme ; de vieux enfants à la fois graves et naïfs pour qui un rien est un événement extraordinaire et dont la candeur charme et séduit ; des nostalgies de novices se retournant, comme la femme de Loth, vers le monde abandonné, le foyer déserté, la jeune fille autrefois aimée et troublant les nuits sans sommeil... » (p. 35). Le jeune homme en sort pauvre, naïf, désaxé et révolté. Son expérience du cloître est désastreuse ; ce milieu trop hermétique lui a ravi sa liberté :

« La révolte avait commencé le jour où, secouant le joug du cloître, dépouillant le misérable habit qui couvrait mon cœur d'homme, ma vie d'homme, comme d'une cuirasse de contraintes, jetant à mes pieds les éclats rompus des humilités feintes, des vertus frelatées, des soumissions irraisonnées, tirant, sanglants, de ma gorge, de ma poitrine et de mes reins, les trois dards des vœux monastiques, j'avais ouvert devant moi, face à l'horizon immense et libre, les lourds panneaux de l'ombre et crié de toutes mes forces : — Enfin, je vais marcher dans ta lumière, soleil de la pensée, soleil de la nature et soleil de l'amour ! »

(p. 67).

Selon l'auteur, les contraintes de la chasteté dessèchent le corps, et l'obéissance prend l'âme et la personnalité de l'individu. Il fallait beaucoup de courage pour émettre un jugement aussi catégorique au détriment d'institutions éminemment respectables et respectées jusqu'alors. Jamais, non plus, on avait admis dans notre littérature l'existence d'une

grande passion amoureuse. Il ne fallait pas parler de sentiments aussi vils et coupables. Il était de mise de faire l'apologie de la vie agricole, de célébrer la gloire des pionniers de notre belle patrie ; on prônait avec emphase la richesse de l'atavisme et il était attendrissant de voir, dans ces récits, le paysan prendre le soc et la charrue. Mais prendre la femme du voisin, ça alors, c'était inconcevable. Imaginez une Américaine qui s'adresse à l'Honorable Pinon, ancien ministre, en ces termes : « Vous autres, Canadiens, vous n'entendez rien à l'amour. Vous êtes tellement médiocres en tout que vous êtes même incapables de grands vices. Les fortes passions sont au-dessus de votre tempérament. Et vous agissez avec une telle hypocrisie qu'on vous croirait incapable de jouir de rien sans masque » (p. 129). Un bon Canadien ne peut pas rester indifférent à une accusation de ce genre, encore moins un ancien ministre... Il a vite fait d'oublier les ancêtres, la charrue et les bœufs. Le résultat ? L'ancien premier ministre Pinon passa cinq jours entiers avec l'Américaine dans un petit chalet tout ombragé de verdure et dominant le lac. Madame Pinon s'inquiète de la chose et envoie vers son mari, comme ambassadeur, son propre père. Vous voyez la scène d'ici. Le délégué n'eût pas le temps de parlementer ; on le mit prestement à la porte... Dans un décor aussi romantique il devait être tout simplement de trop.

Pour la première fois, on abordait franchement la réalité sexuelle dans notre littérature, cette réalité que Max encore enfant avait entrevue : « Il est des hommes et des femmes faits pour s'aimer et qui ne peuvent le révéler sans être atteints dans leur réputation et brisés dans leur âme » (p. 22). Notre but, ici, n'est pas de condamner la conception que M. Harvey se fait de l'amour libre, ni certaines

descriptions imprégnées de sensualisme ; nous ne faisons pas œuvre de moralisation. Cette réalité va encore plus loin : « La réalité, c'est que les femmes ne sont que charme et faiblesse. Faites pour être conquises, dominées, brisées, elles ont un besoin physique de servitude » (p. 139).

L'auteur se moque ensuite de l'élite québécoise : « Notre élite, ce qu'on appelle sans ironie notre élite, porte fièrement sa petite provision de connaissances sur l'histoire, les mœurs, la philosophie et les arts du monde. On dirait un éléphant attelé à une brouette d'enfant » (p. 193). On ne peut s'empêcher de sourire en apprenant que le député Brisefer « recevant d'Europe une copie de la Vénus de Milo, poursuivait la compagnie de transport pour avoir cassé les deux bras de la déesse » (p. 147) ou encore que le génie de Sarah Bernhardt, lors de son passage parmi nous, fut salué par une grêle d'œufs pourris.

Le système d'éducation de l'époque reçoit aussi un coup de griffes. M. Harvey s'en prend directement au clergé quand il affirme « que le privilège de l'enseignement ne peut sans danger pour l'esprit, le cœur, le jugement et la science, appartenir exclusivement à une caste qui se veut hors du siècle » (p. 166). Dorothee confie elle-même à son amoureux que dans le pensionnat où elle a fait ses études, les religieuses créaient autour d'elles une atmosphère de Sévigné et de Fénelon qui tenait bien plus du dix-septième siècle que du vingtième. A Max qui veut devenir professeur à l'Université, on conseille : « Si jamais vous entrez là, ne soyez pas trop frondeur, pas trop indépendant. Tout ce qui peut ressembler à l'indépendance de caractère, à l'émancipation de certains principes est banni de l'Université, gardienne de la tradition... et de la vérité » (p. 53). Nous ne sommes

(suite à la page quinze)

PLAISIR GARANTI

Dow
FAIT
RESSORTIR
TOUTES LES
QUALITÉS
DE LA
BIÈRE



THÈSES

Dactylographie, polygraphie et correction de thèses et de tous autres travaux exigeant rigueur de style et de présentation.

SECRÉTARIATS UNIS

8515, boul. Saint-Laurent

DU. 7-2486

LA LITTÉRATURE

ET SON CONDITIONNEMENT

Grâce à la littérature, l'écrivain exprime son moi, un moi qu'il croit connaître et qu'il découvre au hasard de ses intuitions. Toutefois, bien que ses œuvres se nourrissent de sa propre substance, elles doivent refléter les inquiétudes ou les idéaux d'un peuple, à un moment donné. Et une œuvre canadienne-française de quelque envergure, doit dépasser les préjugés de canton et tenir compte des aspirations de toute la nation canadienne. Même si depuis deux siècles, nous partageons, en maugréant, ce pays avec l'occupant, la vie à deux nous a façonnés, transformés, malgré nous. Il se peut que certains écrivains canadiens-français, qui se croient scrupuleusement québécois, développent, à leur insu, certains thèmes que l'on pourrait, avec de la bonne volonté, découvrir dans des œuvres canadiennes-anglaises. La littérature comparée nous réserverait sans doute des surprises.

Une littérature qui possède une réelle valeur esthétique et qui dépasse le niveau du témoignage social, suppose-t-elle une société mûre et évoluée, qui la suscite et qui l'accepte? Que peut-on appeler une société mûre, au point de vue littéraire? Des œuvres peuvent-elles éclore plus facilement sous un régime qui jouit d'une certaine stabilité et qui ne méprise pas la discussion de la liberté, que sous un régime despotique, qui navigue à coups d'arbitraires? Il n'est pas facile de répondre à une telle question. Sous le règne de Louis XIV, les Français conquirent une certaine sécurité, à défaut de prospérité, mais ils virent tout pouvoir tomber entre les mains d'un seul homme. Les littérateurs sont une race éprise de liberté, ou, faute de mieux, de ses simulacres: licence ou bohème. Et pourtant, au dix-septième siècle, surgit une des plus somptueuses pléiades de génies littéraires que la France ait connus. L'œuvre d'un Corneille exalte le pouvoir absolu, le triomphe de la volonté sur la volonté des autres, et parfois le pouvoir au détriment du droit. Les émeutes de la Révolution et les champs de bataille de l'Empire engendrèrent sans doute plus d'écrivains que les timides essais de parlementarisme qui virent le jour durant la Restauration et la monarchie de Juillet. Madame de Staël prétendait que des institutions républicaines ou de caractère républicain ne pouvaient produire qu'une littérature austère et philosophique. C'était bien mal annoncer le romantisme. Les rapports entre la littérature et la politique sont fort complexes. De grandes œuvres jaillissent parfois des ombres d'un régime qui humilie la pensée. Toutefois, com-

me la masse, dans l'ensemble, dédaigne la littérature, comme d'autre part, à cause d'une certaine mystique de l'action, la masse méprise l'homme qui n'a de pouvoir que sur les mots, on peut penser que la littérature ne risque guère de s'embourgeoiser ou de se dévaluer, si les gouvernements encouragent d'une manière concrète les écrivains. Les boursiers ne font pas nécessairement les meilleurs romans, mais chose sûre, le silence et l'apathie ont tué beaucoup d'écrivains qui avaient plus de génie que de tempérament.

Les littérateurs doivent parfois fustiger certains préjugés, choquer certains usages. Une société qui ne songe qu'à converser, qui se tourne du côté du passé pour éviter les surprises de l'avenir, peut-elle accepter les audaces de littérateurs qui marchent péniblement dans l'obscurité, mais qui cherchent à voir clair? Il est certain que notre société canadienne-française se montre, malgré une fièvre séparatiste, plus tolérante que celle qui évoluait durant la crise économique, et que scandalisaient les plaisanteries et les incongruités des *Demi-civilisés*. Là encore, la littérature, cette vie de l'esprit qui survole la vie tout court, refuse de se laisser cerner. Les romans de Julien Green sont, à certains points de vue, le fruit d'un puritanisme américain masochiste et tyrannique. Les chefs-d'œuvre de Mauriac peignent une bourgeoisie ravagée par un jansénisme hypocrite et sournois. Une société qui oblige ses membres à se confronter au même rituel, ne produit pas nécessairement moins de chefs-d'œuvre qu'une société qui permet le foisonnement de différentes morales. L'écrivain doit cultiver son jardin et souhaiter prudemment que la société comporte une classe de gens cultivés qui s'intéressent à l'œuvre d'art en tant qu'œuvre d'art, et qui ne lisent point un roman uniquement pour son témoignage social, ou pour sa valeur de scandale. Grâce à l'œuvre d'art, l'artiste dépasse le monologue et rejoint l'autre. La Vénus de Milo cesserait d'exister, si le dernier des humains disparaissait aux pieds de ce marbre mutilé.

Nous avons dit que l'écrivain doit exprimer son moi et aussi les aspirations d'une collectivité. Nous osons croire que la critique littéraire peut jouer un rôle de quelque importance. La critique de revue et la critique journalistique orientent le public et, chose plus intéressante, l'écrivain, en lui indiquant quel filon il pourrait exploiter, quels traquenards il peut éviter, en mettant en valeur les qualités qui se cachent derrière des maladroites. Malheureusement la critique canadienne, trop

souvent, à l'échange de vues, préfère le monologue céleste ou dithyrambique. On pratique fréquemment les abattages spectaculaires et théâtraux. D'autre part, les auteurs, autant que les critiques, se refusent souvent au dialogue. Des remarques anodines choquent des créateurs moins dépourvus d'orgueil, que d'esprit critique. S'ils ouvrent le journal pour y chercher leur précieux nom, et qu'ils l'y trouvent, il ne leur vient pas à l'esprit d'entrer en relations avec ce critique qu'ils considèrent comme un créateur manqué. Devant de tels faits, nous pouvons nous demander si nous avons atteint l'âge esthétique.

L'université, à sa façon, peut ne pas nuire au développement des lettres. Il serait ridicule de croire que nos véritables écrivains se forment le plus souvent sur les bancs de nos facultés des lettres. Et il serait non moins ridicule de demander aux pro-

fesseurs d'université de créer, au lieu de maintenir et de transmettre. On prétend qu'une université de l'Ouest canadien décerne des doctorats en littérature à des auteurs qui ont produit un roman ou un recueil de poèmes. C'est du Molière à rebours. A chacun ses fonctions: les créateurs nomment les choses, les universitaires se contentent de bien lire, au besoin, de déchiffrer. Mais ces derniers peuvent faire de vastes enquêtes sur les lettres canadiennes, découvrir, parmi des clichés et des platitudes, des états d'âme canadiens. Un roman de Laure Conan nous renseigne autant par ce qu'il tait, que par ce qu'il dit. Dans le roman *Les demi-civilisés*, on découvre une analyse très superficielle et facile de notre milieu. Toutefois cette œuvre contient des éléments oniriques tout à fait irrationnels, qui la rapprochent des récits de Jasmin. Des enquêtes minutieuses et parfois ingrats, nous permettraient de

nous connaître mieux, d'expliquer quelques-uns de nos complexes et de nos comportements, orienteraient les œuvres de nos écrivains.

En définitive, l'écrivain est seul en face de la feuille de papier. Bien que son milieu le conditionne et qu'il utilise les mots de la tribu, il exprime ses tourments, ses obsessions, ses joies. On naît seul, on meurt seul, on écrit seul. Mais pourquoi ce recours à l'énigme? Si nous avions tenté de répondre à cette question, nous aurions sans doute expliqué mieux les conditions nécessaires au développement de notre littérature. L'œuvre d'art se nourrit de beaucoup de défaites. La plume et la page blanche permettent de tout sublimer. Un chef-d'œuvre peut surgir des circonstances les plus défavorables.

Jean Ménard,
professeur à l'Université d'Ottawa.

Prochainement au Programme



Mardi, 27 février
Banquet Mgr Grégoire
GRAND SALON — CENTRE SOCIAL

Vendredi, 2 mars
Cours de danses modernes
CAFETERIA, 5e étage
Soirée de danses folkloriques
GRAND SALON — CENTRE SOCIAL

Dimanche, 4 mars
Conférence J.M.C.
GRAND SALON — CENTRE SOCIAL

Mercredi, 7 mars
Concert Chœur Bleu et Or
EGLISE NOTRE-DAME — 8 h. 30 p.m.

Dites des
Player's, s'il vous plaît

LA CIGARETTE
LA PLUS DOUCE, LA PLUS SAVOUREUSE



UNE LITTÉRATURE À NOTRE IMAGE

(suite de la page dix)

tion. Car les images doivent tomber, parce qu'elles sont aberrantes et paralysantes. Et les idéologies officielles aussi, qui ont masqué trop de choses, qui ont permis l'engourdissement des esprits et le viol de la chose publique. L'ombre de nos monuments nationaux recouvrait d'étranges marchés. Faut-il s'étonner que, pour y voir clair, il faille en abattre quelques-uns? Le libre examen comporte toujours certains risques.

L'évolution de notre littérature sera celle du milieu. Cela est si vrai que plusieurs de nos écrivains ne savent plus très bien s'ils ne doivent pas d'abord intervenir directement dans l'action, pour accélérer la création de conditions plus favorables. Chez certains jeunes poètes, il est frappant de constater une coïncidence essentielle entre l'œuvre à écrire et l'identité collective à

trouver. Contrairement à *Ménard, maître draveur*, tranquille dans l'assurance de contenir en lui toutes les possibilités et toutes les limites de son peuple — au point de reprendre à son propre compte le "Au Québec, rien ne doit changer..." — les poètes s'affirment comme un départ et voudraient presser le mouvement. S'ils sont tentés par une action plus directe, c'est qu'ils voudraient détruire *Ménard* justement, qui est encore le symbole de nos cadres officiels, l'idéologie close comme un sépulcre.

L'acte créateur, cependant, échappe à tout décret, et des conditions favorables ne le feront pas nécessairement naître. Aucun Conseil des arts, aucune faculté des lettres n'a réussi à créer un écrivain. Et l'étrange cri de Rimbaud est né à Charleville, dans une atmosphère de

grisaille aussi étouffante que ne le fut jamais la nôtre. Mais qu'aurions-nous fait, nous, de Rimbaud en 1872, ou même en 1930?

Il reste ce que, modestement, on appelle "l'humus littéraire", c'est-à-dire la multitude des gens qui écrivent, et qui, parfois, ont du talent. Cet "humus" n'est vraiment fertile que dans une société cultivée, généreuse et accueillante, qui a un souci de la rigueur et de la compétence. Et aussi longtemps que notre société se satisfera d'une langue qu'un Français d'origine ne reconnaît pas; aussi longtemps que la facilité, si médiocre soit-elle, tiendra lieu de compétence; aussi longtemps que nos enseignants, de l'école primaire à l'université, s'honoreront d'être incultes; aussi longtemps, enfin, que la vision du monde que nous transmettons à l'enfant, de l'école primaire à l'université, restera si avare d'humain, notre "humus littéraire" ne pourra faire lever qu'une pâle végétation.

L'étonnant est que je ne connais pas d'écrivain que cela décourage. Est-ce parce que nous avons tous senti que le pays avait bougé, qu'il allait s'éveiller au monde, à l'aventure de l'homme sur cette planète? Cette interrogation contient tout notre espoir.

André Langevin

«LES DEMI-CIVILISÉS»

(suite de la page treize)

plus, heureusement, de ce temps où il était interdit de nourrir des idées autres que celles de tout le monde.

La question de notre littérature nationale est soulevée avec beaucoup d'ironie et de justesse. Le sujet est toujours brûlant d'actualité puisque nous pouvions lire dans "Le Devoir" du samedi 10 février une mise au point du brillant éditorialiste qu'est André Laurendeau sur ce sujet. Il déplore le fait que nos manuels scolaires soient encore sous le signe de la ceinture fléchée et du rouet, et se réfèrent à un monde folklorique dépassé depuis longtemps. Les descriptions bucoliques de nos "Virgile" canadiens sont des images d'un autre âge qui ont leur saveur, mais qui ne reflètent en rien la vie agricole moderne. C'est dans ce même sens que M. Harvey se moque du brahmane des lettres canadiennes, Nicéphore Gratton qui "avait su démontrer en cinq volumes de trois cents pages chacun que les bons sont récompensés même en ce monde et que les méchants sont punis" (p. 85). Comble d'ironie, ce traité lui avait valu la médaille du lieutenant-gouverneur... et il ajoute pour consacrer la valeur littéraire de cette œuvre: "On eût dit que tous les pompiers du monde s'étaient réunis, lance au poing, pour arroser et délayer ce style national..." (p. 86).

Un personnage de ce roman m'a rappelé vivement l'attitude du jeune Rimbaud en quête de sensations nouvelles par le dérèglement de tous les sens. Il s'agit de ce passage où Lillois explique à Max ce qu'est véritablement vivre: "C'est donner un aliment à toutes ses facultés, à ses forces de penser, d'imaginer, de sentir, d'aimer. Toute la gamme des sensations, depuis le frisson de l'art jusqu'à l'avant-goût du suicide..." (p. 111).

Les quelques citations qui précèdent nous aident à comprendre pourquoi "Les Demi-Civilisés" firent scandale. Toutes les classes sociales reçoivent les semonces du polémiste. Le clergé et la bourgeoisie sont les plus vertement servis car s'ils se disent l'élite de la société, ils n'en sont en réalité que les demi-civilisés. Les plus malheureux et les plus sordides d'entre-eux sont les politiciens. "Aujourd'hui nous sommes les parias de l'Amérique, et nous avons l'une des civilisations les moins avancées de toutes les races blanches du globe" (p. 152). Ce sont nos chefs politiques qui nous ont conduit là parce qu'ils nous ont lié les mains. "Ces chefs n'ont pas trahi, non, mais je pense que les uns étaient comblés de faveurs, les

autres, de craintes, les autres, de sottise" (p. 152).

En relisant cette œuvre avec le recul d'un quart de siècle, on ne peut rester insensible au cri d'alarme lancé par l'auteur à ses contemporains. Un cri tellement empreint du désir sincère d'aider une génération à sortir de sa médiocrité. On a condamné officiellement l'œuvre; M. Harvey a perdu son emploi comme rédacteur en chef au "Soleil" de Québec. Son sacrifice n'a pas été inutile puisqu'après la liberté d'expression avait droit de cité dans notre province. On sait tout le progrès accompli dans ce sens depuis 1934.

Comme genre littéraire, "Les Demi-Civilisés" est une œuvre secondaire présentant une intrigue romanesque plutôt pauvre. L'auteur veut surtout étaler et commenter ses idées. C'est un roman à thèse qui reflète davantage des dons de polémiste que de romancier. Il faut cependant s'incliner devant la limpidité de sa langue. M. Harvey est très près de la nature qu'il décrit avec simplicité et sensibilité. A preuve, cette magnifique description d'un érable en forêt: "Je levai mon regard vers le feuillage, et il me sembla que cette masse de verdure buvait la lumière comme une éponge et qu'il eût suffi de la presser des deux mains pour en faire pleuvoir sur mes épaules des gouttes de soleil" (p. 56).

Ce roman ne peut susciter en nous qu'une immense sympathie pour son auteur. Même si ses idées sont souvent immorales, elles n'en sont pas moins celles d'un humaniste exigeant peut-être, mais combien honnête et sincère avec lui-même. C'est un homme qui s'adresse à d'autres hommes pour leur faire prendre conscience de leurs tares, et qui les exhorte à vivre pleinement et à l'écart des préjugés du conformisme social. Sous cet aspect, "Les Demi-Civilisés" demeurent une œuvre capitale pour notre littérature canadienne puisqu'elle s'attaquait à des problèmes concrets et qu'elle rompait les amarres avec les vieilles traditions du terroir. Elle apportait un message qui a été reçu de façons diverses mais qui peu à peu a exercé une influence considérable et salutaire sur notre mode d'expression. Voilà qui devrait être une consolation tout à fait légitime et méritée pour celui qui fut autrefois la victime de sa témérité et de sa franchise.

Jacques Tardif
Lecteur

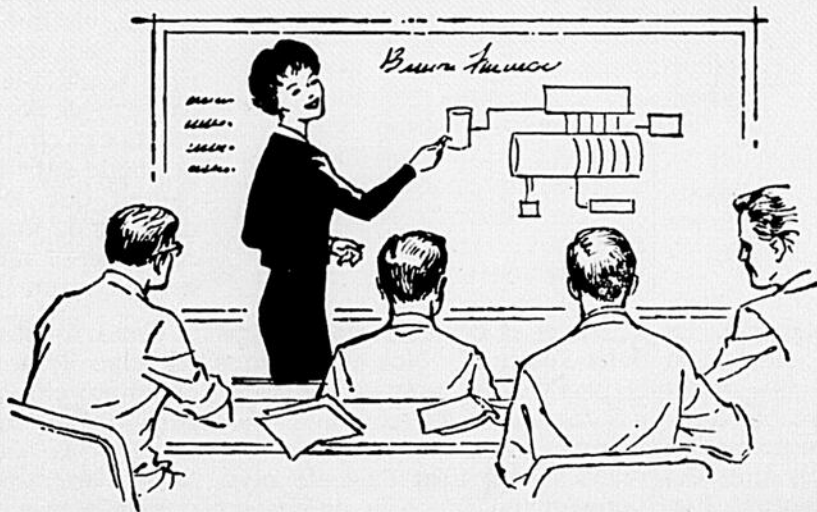
Nota Bene: Les citations de cet article sont tirées de l'édition de 1934 publiée aux Éditions du Totem à Montréal.



Le stylo qui caresse le papier

Si votre North-Rite n'écrit pas aussi longtemps qu'il le devrait, à votre sens, nous vous enverrons un autre rechange — GRATUIT!

North-Rite "98" SEULEMENT 98c



Une carrière passionnante à IBM

IBM offre plus d'une situation d'avenir aux jeunes diplômées universitaires. Instructrice, par exemple: un travail particulièrement intéressant dans un domaine d'avant-garde... l'occasion de voyager et de rencontrer beaucoup de monde!

Après avoir bénéficié d'un entraînement complet, l'instructrice est appelée à enseigner — aux clients et au personnel de la compagnie — les nombreuses applications des systèmes IBM dans le commerce, l'industrie, les recherches scientifiques et les services du gouvernement.

Étudiantes en mathématiques, génie, arts... IBM vous offre la possibilité de réussir dans une carrière à la fois passionnante et généreusement rémunérée!

Si vous désirez connaître les qualifications requises pour travailler à IBM, demandez-nous cette brochure



INTERNATIONAL BUSINESS MACHINES COMPANY LIMITED
Edifice Sun Life, Montréal, P.Q., UN 6-3051
Directeur du district de l'est: J.-E. Tapsell

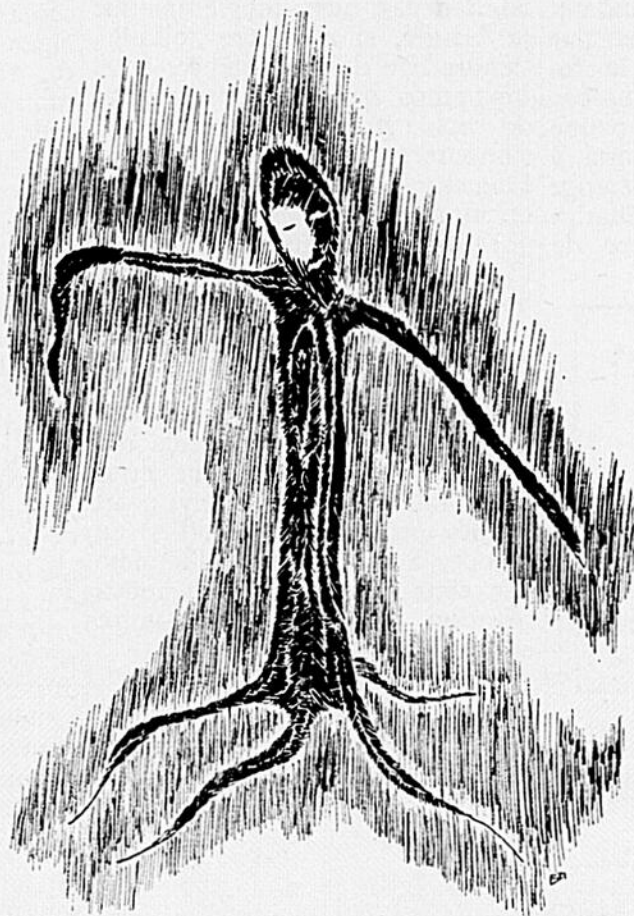
IBM.

*Marque déposée

Nous remercions tous les collaborateurs

et Mlle Françoise Desbiens, auteur des neuf illustrations

POUR UNE LITTÉRATURE AUTHENTIQUE



“Encore une autre enquête !” dira-t-on.

En effet, depuis quelques années, elles se multiplient. Certains ont voulu y voir la transposition de cette psychologie de confessionnal qui caractériserait les Canadiens français. D'autres y ont pressenti un relent de masochisme. D'autres enfin y reconnaissent la trace d'un narcissisme tenace. Si nous nous interrogeons avec autant de régularité sur notre identité, notre place en Amérique, notre vocation d'homme et de peuple, le rôle de nos écrivains, le visage de notre littérature, c'est bien que tout n'a pas encore été dit, que ce qui a été dit n'a pas été partout entendu et que, dès lors, même la répétition a son mérite et sa justification. Les sourds et les aveugles ne manquent pas chez nous. Ce cri qui chaque fois voudrait rejoindre l'essentiel de nos contradictions, combien ne semblent pas l'écouter ni le reconnaître dans ce geste désespéré de l'homme qui veut vivre, geste auquel on reconnaît l'aile marchante de notre littérature.

Je vois plutôt dans cette enquête l'indication normale et saine d'un peuple et d'une littérature encore jeunes, en voie d'évolution rapide et qui éprouvent le besoin de revenir souvent au miroir. Qu'est-ce qui a changé dans cette image ? Cette croissance semble-t-elle en bonne voie ? Ces traits accusent-ils un état de santé et de force ? Certains s'obstinent aussi à découvrir dans ces enquêtes successives une critique destructrice de nos meilleures traditions. Voyons-y davantage une volonté de lucidité qui récuse tous les automatismes et les déterminismes, qui rejette aussi cette momification qu'un traditionalisme figé nous a voulu imposer. Nous vivons en nous

transformant et non pas en devenant une sorte de cloître voué au culte de nos reliques. Tout destin perd sa signification dès qu'ils se voit dédié à une morne répétition. Y a-t-il pour une collectivité de tentation plus mortelle que celle de se livrer à un repos sans acte, sans recherche et, partant, sans vertu ? Cela, la génération présente de nos écrivains l'a compris et c'est à cette source libératrice qu'elle puise le plus clair de ses énergies et de son espoir. De plus en plus les personnages de nos romans veulent assumer leur destin, ne s'en point décharger au profit d'un déterminisme qui en tracerait à l'avance la direction et les frontières et c'est la force de cet élan qui cherche issue dans notre littérature depuis une trentaine d'années.

Cela dit, essayons de cerner de plus près la première partie de ce questionnaire : “Quels sont, d'après vous, les conditions nécessaires au développement d'une littérature qui soit authentiquement canadienne-française ?” Impossible d'imaginer sans littérature un peuple le moins évolué. Et comment imaginer une littérature qui ne soit l'expression de ce peuple et de son âme collective ? Le problème se complique dès que nous voulons

définir cette âme collective, lui découvrir son visage actuel et la vie qui l'anime. Disons plutôt que pour nous la véritable difficulté tient à cette transformation radicale de notre littérature depuis une trentaine d'années. Jusqu'alors elle présentait une physiologie d'une candeur désarmante. Nous vivions dans un monde clos et nos livres en portaient la marque. C'est en regard de la route parcourue que les œuvres contemporaines acquièrent leur véritable signification. Pendant un siècle, par un miracle d'entêtement, notre littérature réussit ce singulier exploit de se répéter inlassablement sans en mourir d'ennui. Toujours les mêmes thèmes prisonniers d'une aire sévèrement régionaliste. Sorte d'incantation rythmique dont le sort était d'épouser un mouvement qui ne se déplaçait pas et dont le plus clair symbole reste sans doute cette berceuse légendaire dans laquelle, face à la route, on regardait, en s'endormant, passer la vie. Cette littérature n'avait de passion que pour le passé et pour l'avenir que méfiance, d'adoration que pour la terre et pour la ville que de l'aversion. La campagne, dépositaire de toutes les vertus poétiques, patriotiques et religieuses, assurait le salut de la patrie dans

le temps et celui de ses citoyens dans l'éternité. Nos villes, sous le masque du progrès, cachaient ces tentations qui conduisent les hommes à leur perte. Nos romans s'inspiraient de cette mystique quand ils ne la prêchaient pas, comme Jean Rivard. Cette opposition arbitraire entre la campagne et la ville, la vertu et le vice, le bien et le mal, le vrai et le faux conduisit notre littérature aux frontières du mutisme. Ce culte du passé et cette méfiance du présent embrassait tout notre contexte culturel si l'on songe au refus qu'un Camille Roy opposait à la France contemporaine et qu'il prétendait racher par son adhésion enthousiaste à la France du Moyen-Âge et du dix-septième siècle.

Était-ce là une littérature authentiquement canadienne-française ? Comment en douter ? N'exprimait-elle pas notre réalité ? Tous nos romans se ressemblaient et se répétaient, à l'image de cette société, homogène jusqu'au monolithisme (du moins ne tolérât-on pas qu'elle pût s'imaginer autre) et qui exigeait de tous ses citoyens une soumission entière à ses impératifs catégoriques. Ainsi nos lettres représentaient-elles à leur compte le morne psittacisme d'une population en cage. Qu'un malencon-

treux oiseau osât lancer à contretemps que nous étions des *Demi-Civilisés*, un chef d'orchestre, d'un coup de son bâton, le ramenait durement à la mesure. Notre poésie, victime de ce même contexte, ne sut même pas se mériter semblable interdit. Coupée des expériences vitales où s'alimentait sa contre-partie française, la poésie canadienne-française ne captait que les effets mourants d'un raz de marée venu d'ailleurs et où ne se retrouvaient plus les exigences qui l'avaient déclenché.

Cette littérature n'avait pas à chercher loin son dénominateur commun; elle le trouvait dans ce conformisme inspiré d'un messianisme où la religion et le nationalisme opéraient d'inextricables recoupements. Par la soumission qu'elle exigeait à l'égard d'un destin collectif, notre civilisation rejetait cette liberté inhérente au geste créateur. D'où une littérature authentiquement canadienne-française sans doute mais vouée à l'apologétique, au panégyrisme, soucieuse de protéger “nos meilleures vertus” selon le mot de Camille Roy et si bien nationalisée qu'elle n'était plus qu'un instrument dédié aux fins que lui fixait la collectivité. Bref, une littérature sans authenticité littéraire dont les œuvres ne pouvaient avoir de signification universelle faute de s'être d'abord donné une signification individuelle. Son authenticité et, si l'on veut, son dynamisme, notre littérature ne les obtiendrait que par un consentement à l'homme, à la réalité, au plus de réalité possible, vécue dans une expérience concrète. Nos lettres devaient quitter leurs baraquements étayés d'abstractions et d'interdits et accorder aux écrivains cette liberté sans limites nécessaire à toute véritable création.

(suite à la page douze)